

Ville de **Feignies**/Feignies Loisirs Animations Culture

Médiathèque de Feignies

# *Concours de nouvelles*

*France Philippe*

# 2021

**THÈME JEUNES**

(DEUX CATÉGORIES : MOINS DE 13 ANS ET DE 13 À 16 ANS)

# Un jour mon tour viendra

**THÈME ADULTES**

# Secret bien gardé



**I**l est toujours aussi plaisant et exaltant pour les membres du jury de notre concours de recevoir les premières nouvelles.

Cette année, un total de 38 nouvelles « adultes » et une pour le concours « jeunes », nous sont parvenues, de tous les départements de France et aussi de Belgique.

C'est un grand plaisir pour moi de voir notre concours se pérenniser depuis 22 ans.

Je voudrais remercier les participants, les membres du jury

Melle Royer, directrice de la médiathèque pour la logistique.

MM. Chambre et Dehoze pour l'édition du recueil.

M. Lavallée, 1<sup>er</sup> adjoint, adjoint à la culture, pour sa participation en tant que grand jury.

Je vous donne rendez-vous l'année prochaine.

Les thèmes du concours 2022 seront :

Pour les adultes : « Le courrier qui a marqué ma vie »

Pour les jeunes : « Dimanche, c'est la ducasse ! »

JEAN-MICHEL VOULOIR

Président de Feignies Loisirs Animations Culture

CONCOURS ADULTES  
**Secret bien gardé**  
1 - IL FAUDRAIT TOUT OUBLIER

CÉLINE DUBREUX

La porte est restée ouverte. Grande ouverte. La maison familiale s'offre à lui.

Il soupire.

« Maman ? ».

Personne.

Quelle inconscience ! Laisser ainsi la voie libre à n'importe quel intrus.

« Et elle n'a que cinquante-trois ans ! » siffle-t-il, exaspéré, entre ses dents. « Cela promet ! »

Line, sa mère aimée. Ce roc. Son héroïne....Ce poids maintenant, cette petite épingle dans sa chaussure vernie.

Qu'il est dur d'être déçu par ses parents ! Qu'il est humiliant d'avoir honte d'eux !

Cette femme forte, affrontant le décès brutal de son mari, avec deux garçons en bas âge, maintenant une efficacité sans faille au travail tout en les menant au bout de leurs études.

Cette femme sportive, musicienne à ses heures, passionnée de tout, ouverte à tout. Cette maman qui les a mis, son frère et lui sur la voie de l'épanouissement. Lumineuse, intelligente. La fierté de ses fils.

Cette femme n'est plus que l'ombre d'elle-même.

C'est venu petit à petit. Sa mère a délaissé la musique et ses sorties sportives quotidiennes sont devenues hebdomadaires, mensuelles, inexistantes. Son visage s'est émâcié, sa peau ternie, sans qu'aucune maladie ne justifie cet état.

Son esprit acéré s'est émoussé. Ses réparties cinglantes, qui la faisaient adorer ou détester, ne furent bientôt qu'un lointain souvenir. Elle s'est fanée. Elle est devenue comme toutes ces femmes que la vie fatigue.

Elle ne travaille plus. Il ne sait pourquoi, elle a été très vague sur le sujet mais les rentes familiales semblent lui suffire pour vivre. Elle ne paraît manquer de rien.

Il a tout fait pour la sortir de cette apathie, dans laquelle elle s'est doucement laisser couler depuis deux ans, multipliant, avec son frère Louis, les invitations aux réunions de familles, vacances avec les petits enfants, concerts. Mais sa mère s'est inventée mille excuses pour se défausser, les laissant même parfois à la porte lorsqu'ils se présentaient à l'improviste, prétextant rendez-vous ou autres affabulations.

Lorsqu'elle se trouvait menée, contrainte et forcée, à un anniversaire ou une fête familiale, elle était si peu loquace, presque sauvage, se terrant dans un coin, fuyant toute conversation ; qu'ils furent peu à peu soulagés qu'elle décline leur invitation. Son frère et lui ont espacé leur venue jusqu'à perdre l'envie de la voir. Et le rythme du quotidien n'a pas rendu cette absence trop dure.

Sa mère le pousse au pire : il l'aime. Mais elle l'insupporte. Il ne peut s'empêcher d'asséner des remontrances à chacune de ses visites, l'infantilisant à chaque mot. Et sa génitrice s'est peu à peu renfermée, n'éprouvant plus que tristesse et crainte à sa vue. C'est cruel de sa part mais il ne peut rester devant elle sans s'indigner de cette apathie, de ce manque de volonté.

Lire la fragilité dans ses yeux l'exaspère. Il s'en veut d'être exaspéré.

Il lui en veut.

Il lui en veut, à cette déesse mère, de ne plus être que cette pâle figure. Il veut lui montrer ce qu'elle est, la secouer, se fâcher définitivement avec elle aussi, peut être, pour ne plus avoir cette gêne. Ne plus la voir, ne plus rien lui devoir. Pouvoir la détester ou mieux, l'ignorer.

Il avance dans le petit hall. Rien n'a bougé. Cela fait plus d'une

année qu'il n'est pas rentré dans cette maison. D'ailleurs, cela fait plus d'un an qu'il n'a pas vraiment vu sa mère.

Pourquoi est-il passé aujourd'hui, par surprise ? Pas pour elle, pas pour lui faire plaisir. Il ne veut pas se l'avouer, mais il a cette volonté de la prendre en faute, de la rabaisser. De faire l'homme aussi.

François s'arrête devant le guéridon. La photo de mariage de ses parents y trône, le verre minutieusement astiqué. Moultes traces de doigts parsèment le contour du cadre, signe d'une manipulation régulière. Photo datée, palie. Photo d'une nostalgie heureuse.

Juste derrière, le cadre également constellé d'empreintes, une photo de famille. Maman en maillot, à Zuydcoote. Jeune, magnifique, bronzée, chapeau sur la tête, qui rit de toutes ses dents. Son père qui gonfle des muscles quasi-fictifs et les deux frangins accrochés à ses bras. Quel souvenir que ces moments de pur bonheur ! Un sourire s'accroche à ses lèvres. Il cherche toujours à ce que ses fils vivent ces mêmes instants avec lui.

Collé sur le mur, en face de lui, un mot barre tout un post it : « livre »

Sans s'attarder plus longtemps, il grimpe mécaniquement le petit escalier grinçant qui mène à l'étage. Il se surprend à sauter la quatrième marche, celle qui grince et qui réveillait maman quand il rentrait trop tard de ses beuveries adolescentes.

Là-haut, la mezzanine regorge de livres qu'il dévorait, jeune homme ; goût littéraire hérité de la passion maternelle. Le comte de Monte-Cristo, voyage au centre de la terre, le ventre de Paris, le portrait de Dorian Gray, le père Goriot.... Que de vies à rêver dans ce petit espace !

Plongé dans ses souvenirs, il sursaute en entendant un pas précipité sur le perron. La silhouette qui s'affiche dans l'encadrement de la porte, un cabas flasque sous le bras et les cheveux en bataille, ressemble plus à une folle qu'à sa mère. La porte restée ouverte durant son absence ne semble pas l'inquiéter.

Il ne sait ce qui le pousse à ne pas manifester sa présence et à l'observer au travers de la balustrade.

Dans l'entrée, elle s'arrête, jette son cabas par terre et se saisit précipitamment du premier cadre. Elle énonce en un murmure essoufflé, telle une litanie :

- « Patrice, Patrice, mon mari. Il est mort d'un cancer il y a treize ans. Nous étions très amoureux. Nous avons vécu dix-sept ans ensemble ».

Elle repose le cadre, laisse passer un instant et attrape la photo de famille qu'elle fixe intensément avant d'annoncer, les yeux fermés : « François et Louis, mes deux garçons, ils sont grands maintenant. François a deux enfants, Nathan et Sacha et sa femme s'appelle Marie. Louis n'est pas marié mais il a une amie, Lucile. »

François respire à peine. Il ressent un malaise à cette intrusion dans l'intimité de sa mère.

Line décroche alors le post it, s'en imprègne et le colle à nouveau sur le mur.

Semblant libérée d'un fardeau, la silhouette échevelée s'avance en sautillant vers le salon, oubliant au passage son cabas sur le paillason et laissant la porte béante. Un murmure continu, telle une invocation : « livre, livre, livre, livre ». Elle s'arrête net, saisit paniquée la clef accrochée autour de son cou et lance des regards perdus tout autour d'elle.

« C'est une sorte de talisman », avait-elle affirmé, gênée, quand son fils l'avait questionnée sur cette fameuse clef.

Caché dans l'ombre, François ne bouge pas. Sa colère est tombée.

Il s'accroupit afin de mieux voir entre les lattes du garde corps. Sa mère se précipite sur la porte gauche de l'ancestral bahut et après quelques tentatives malheureuses, le versant déverrouillé s'ouvre en grinçant. Prestement, Line en sort deux cahiers d'écoliers, qu'elle glisse sur la table.

Elle chausse ses lunettes et, consciencieuse et appliquée, retranscrit pendant de longues minutes des mots du cahier sur de

nouveaux petits papiers jaunes. Elle colle ceux-ci au fur et à mesure sur toute la surface de la table, d'une façon qui semble très ordonnée.

Elle referme le premier cahier, délaisse le second ; observe attentivement les petits bouts de papier, jette un oeil sur sa montre et se saisit du post-it le plus à gauche. Il l'entend lire à voix basse :

«24 mai. Nous sommes le 24 mai. Midi. Je dois préparer à manger.»

Line se faufile alors rapidement vers la cuisine, dont elle revient, désenparée, cherchant en tout sens, pour finalement recueillir le cabas échoué et repartir en sautillant vers ses fourneaux, d'où François entend tinter les casseroles.

Tel un voleur, il descend doucement l'escalier en prenant garde à ne pas faire chanter les marches et s'avance vers la table.

Sur les pages du cahier resté ouvert, une liste à la Prévert. Des choses à faire, que sa mère recopie chaque jour sur ses petits pense-bêtes qui inondent la table.

.....18h30 : *Fermer la porte à clef*

19h00 : *Se préparer à manger*

9h30 : *Appeler Lucile pour son anniversaire .....*

Qu'est ce que cela signifie ? Il entrouvre le second carnet. Un journal intime.

A la date 23 mars de l'année passée, voilà plus d'un an :

*- J'ai encore oublié d'éteindre la plaque chauffante. Heureusement que ce n'est pas du gaz. Maintenant je mets des petites notes partout. Je ne veux plus personne à la maison, on va me prendre pour une folle.*

Il feuillette et s'arrête au 20 octobre de l'année passée. Quelques lignes hétéroclites :

*- Nicolas est passé à la maison. Je ne l'ai pas reconnu. Je reste très froide, le temps que les détails reviennent. Mon dieu, c'est terrible ! J'oublie mon fils ! Je vais m'astreindre à un exercice*

*quotidien, pour essayer de me souvenir des choses essentielles de ma vie.*

*Je ne sais plus mettre la clef dans la serrure, je ne comprends plus comment ouvrir une porte.*

*- J'ai été incapable de demander du pain à la boulangerie, j'ai du le montrer du doigt.*

*- Aujourd'hui, j'ai pleuré chez le boucher car il n'y avait plus de rognons. Pleurer pour des rognons ! Je me demande s'il ne vaut mieux pas que je perde le peu de lucidité qu'il me reste.*

Les doigts du jeune homme glissent sur le papier. Son coeur se serre, oppressé.

Au 12 décembre, un feuillet dépasse du carnet. Un compte rendu d'I.R.M. Deux coups de surligneurs rageurs ont mis en exergue « atrophie de l'hippocampe » et ces mots terribles « Alzheimer précoce avancé »

Les pages défilent jusqu'en avril de cette année. Les mots du cahier changent de teneur. Plus sombres. Une enveloppe épaisse s'insère entre deux dates. Il hésite un instant puis la décachète. Il en extrait un ensemble de documents médicaux et une lettre manuscrite de sa mère, affirmant être en pleine possession de ses facultés mentales et souhaiter recourir à l'euthanasie, le tout étayé par un écrit de leur médecin de famille.

Ses mains se crispent sur le courrier.

Le journal s'arrête le 14 juillet. Dans à peine plus d'un mois. « Le jour de l'euthanasie », écrit au feutre, entouré. Et un nouveau becquet « une mort en feu d'artifice ». Un sourire éclaire les larmes qui lui montent aux yeux. L'humour de sa maman.

François ferme le carnet, affligé. Il garde en main la lettre et ce billet de train.

Les casseroles chantent toujours et quelques notes sifflées sur le son d'un vieux titre de Barbara résonnent entre les murs.

Il se place dans l'encadrement de la porte. Maman s'affaire devant



ses fourneaux. Elle a toujours aimé cuisiner. Un joyeux capharnaüm règne en cuisine.

Elle est telle qu'elle a toujours été. Elle est belle, avec cette mèche rebelle et ses cheveux en bataille.

Elle est belle et elle est forte. Une lionne. Il ressent un élan d'amour filial et se retient de se jeter dans ses bras pour ne pas l'effrayer.

Elle se tourne vers lui. Ses yeux sont hagards. Qui est cet étranger sur le seuil de sa cuisine ? Elle essaie de se donner une contenance.

Rassurant et souriant, il avance d'un pas. «C'est moi maman, c'est François».

Il faut quelques secondes pour que le regard de sa mère s'apaise et se fasse plus assuré. Elle le reconnaît.

Cherchant à cacher son moment d'absence, Line bafouille : « Oh, excuse-moi François, j'étais loin, dans mes pensées ». Un petit rire bref ponctue sa phrase. Ses gestes sont malaisés. Doit-elle s'approcher ou s'éloigner de lui ? Elle essuie ses mains dans sa robe, furtivement. Et ne sait qu'en faire ensuite.

Sans un mot, il lui tend l'enveloppe et le billet. Le regard maternel se fixe. Elle comprend très vite, cette fois.

Il sait. Son fils sait.

La frêle silhouette se tasse, portant d'un coup le poids des ans et des tourments. Ses yeux se lèvent vers lui telle une enfant prise en faute attendant sa sanction.

François toussote, dégageant les larmes dans sa voix. Il saisit amoureusement les mains de cette femme devant lui et son regard plongé dans le sien, dans un souffle, il lui murmure :

- « Je viens avec toi maman, je viens. Je t'accompagne pour ton dernier voyage ».

Alors Line se redresse et fixe cet homme qui ne lui demande rien, ne la juge pas et comprend son geste.

Elle le regarde comme elle l'a toujours regardé, avec amour, admiration et fierté. Avec la joie d'avoir accompli le plus beau.

L'enfant retrouve la mère d'autrefois. Il la serre fort, très fort dans les bras et murmure dans un sanglot :

« Il nous reste encore quelques beaux jours maman. Viens, allons voir Louis et tes petits enfants ».

## 2 - UNE INFINIE TENDRESSE

PIERRE LECOCQ

Notre première participation au concours national de tango avait été un triomphe. Il y avait une vingtaine de couples dont certains étaient annoncés comme grandissimes favoris. Nous étions les derniers à présenter notre prestation. Virginie était fébrile et il m'a fallu des trésors de persuasion pour la calmer avant l'épreuve.

- Écoute-moi Virginie. Tu vas oublier l'assistance qui est dans la salle et tu vas oublier les autres concurrents. Tu vas danser comme si nous étions seuls, en train de nous entraîner. Tu vas penser au plaisir que nous avons tous les deux à danser.

- Oui, Paul. Tu as raison. On va faire comme si nous étions seuls. Après tout, c'est notre premier concours. On n'a rien à perdre.

- Et tout à gagner ! Allez, c'est notre tour.

Nous avons dansé comme si nous étions seuls au monde. Après la dernière note de musique, il y a eu un silence et puis toute l'assistance s'est levée pour nous applaudir frénétiquement. La « standing ovation » a duré très longtemps. Nous étions abasourdis.

Le président du jury a distillé les résultats en annonçant qu'il y avait trois couples sur le podium, puis en appelant successivement le troisième, puis le second. Il a marqué un temps d'arrêt puis à déclaré :

- Le premier prix, à l'unanimité du jury est attribué à Paul et Virginie Vidal.

Il a ajouté, avec humour :

- L'applaudimètre était sans appel et je n'ai jamais assisté à une standing ovation comme celle que nous avons vécue ce soir.

Il s'est livré à un commentaire admiratif :

- J'hésite entre deux définitions de votre danse : prélude à l'amour ou simulation de l'amour. Je crois que les deux termes conviennent. Votre tango avait l'air spontané mais on sent bien qu'il a été

construit avec minutie. Les corps, d'abord éloignés, puis de plus en plus proches jusqu'à ne faire plus qu'un à la dernière seconde et pour conclure, ce baiser. Vous avez été sublimes. Vous formez un couple superbe et vous nous avez fourni un spectacle fabuleux.

Virginie était écarlate sous ce déluge de compliments et de commentaires. Elle ne pouvait pas le contredire et lui dire que nous n'étions pas un couple mais que nous étions simplement jumeaux !

J'aurais pu expliquer que nous dansions presque tous les soirs de la semaine pour nous détendre après une journée de labeur acharné dans la librairie.

Mais je ne pouvais pas révéler que la danse nous servait aussi d'exutoire. Cela nous permettait de transcender ou de sublimer le lien intellectuel, sentimental et quasi charnel qui nous rendait inséparables et un peu inaccessibles. Nous avions de nombreux amis en ville, depuis les années au lycée mais les quelques tentatives de changement de statut s'étaient toutes révélées infructueuses. Un ex-ami déçu nous avait baptisés « les amoureux » mais pour tous, nous étions bien les inséparables.

Inséparables, nous le sommes depuis toujours. Je n'ai aucun souvenir d'une journée passée loin de Virginie. A l'école maternelle, les garçons avaient très vite compris qu'il était dangereux de bousculer ou de malmener Virginie. Quant aux filles, elles avaient appris qu'il était prudent de ne pas essayer de me séduire.

Nous avons mené nos études primaires et secondaires côte à côte, au sens propre comme au sens figuré : toujours assis à la même table et toujours ... premier ex-æquo ! Le professeur de mathématiques de terminales nous avait proposé avec humour de ne rendre qu'une copie pour les devoirs à la maison.

Quand nous avons eu une dizaine d'années, nos parents avaient annoncé que nous allions avoir chacun notre chambre. Devant notre menace simultanée de faire la grève de la faim s'ils nous séparaient, ils avaient renoncé à ce projet qui nous paraissait totalement saugrenu.

Après le baccalauréat obtenu à seize ans, avec la même mention

– évidemment – nous avons annoncé que nous allions préparer un CAP de reliure, puis un DUT des métiers du livre et enfin un DUT de gestion des entreprises et des administrations. Virginie avait annoncé :

- Nous serons libraires ensemble et à partir de maintenant, plus de cadeaux futiles mais des chèques pour alimenter le compte commun que nous avons ouvert hier à la banque. Nous devons nous constituer une cagnotte pour créer ou acheter une librairie.

J'avais enchaîné :

- Merci pour le superbe tandem offert en récompense de la mention. Nous partons demain faire la cueillette des fruits en Dordogne, pendant Juillet et Août. Tout est prévu, les relais dans les auberges de jeunesse. Quatre jours en tandem.

Devant une telle détermination, mon père avait tenu à nous offrir un chèque de mille euros ... pour la cagnotte. Il avait demandé avec une fausse naïveté :

- Je mets quoi ?

- Virginie ou Paul Vidal, bien sûr.

Dans quelques jours, Virginie et moi, nous serons définitivement propriétaires de la librairie. Il y a trois ans, au cours de notre stage dans ce qui s'appelait la librairie du centre, son propriétaire, vieux garçon âgé de soixante ans nous avait annoncé qu'il voulait vendre les murs et le fonds de commerce et nous avait dit son amertume :

- Le fonds ne vaut plus rien, personne n'en veut. Je suis fatigué et cardiaque. Ma pension ne me permet pas d'aller dans une maison de retraite médicalisée.

Nous avons engagé un débat. La maison qui comportait un appartement au dessus de la librairie et du garage et un grenier aménagé avait une certaine valeur, en raison de sa position sur la Grand-Place mais l'ampleur des travaux pour transformer le tout en résidence décourageait les acheteurs potentiels.

- Monsieur Bertrand, combien coûte le séjour en maison de retraite médicalisée ?

- Trois mille cinq cents euros.
- Et quel est le montant de votre pension ?
- Mille cinq cents euros. Tu vois, mon petit Paul, je ne peux pas m'en sortir. Je voudrais lire, écouter de la musique, ne plus gravir d'escalier et ce n'est plus possible.
- Si, c'est possible. On achète la librairie et la maison en viager. Trois mille euros de rente mensuelle. Vous vous installez dans la maison de retraite qui est toute proche. Il vous reste mille euros d'argent de poche. On vous apporte les dernières nouveautés à lire. Vous nous rédigez votre coup de coeur trimestriel qui paraîtra dans une petite revue que nous allons créer et, bien sûr, quand vous êtes en forme, vous venez nous voir. Il y a aura le coup de coeur de Virginie, le coup de coeur de Bertrand et le coup de coeur de Paul.

Il avait beaucoup pleuré et avait accepté notre proposition sans hésitation. Le notaire avait bien été un peu étonné par ce contrat insolite mais la chose avait été conclue. La banque nous avait accordé sans trop de réticence un prêt pour financer les travaux de transformation.

L'escalier extérieur, situé à l'arrière de la maison avait été vitré, ce qui avait permis la suppression de l'escalier intérieur, des cloisons avaient été abattues entre le magasin, le couloir et le garage. A la place du mur porteur qui séparait le couloir du garage, il y avait deux piliers transformés en présentoirs vitrés ; l'un contenant les exemplaires de reliures et l'autre des calculatrices et des tablettes informatiques. Le fond du garage avait été transformé en salon découverte où on pouvait feuilleter les dernières nouveautés dans un fauteuil pendant que les enfants pouvaient lire une BD sur des tapis de mousse colorés. Cela avait un franc succès.

De grandes vitrines donnaient de la luminosité à l'ensemble trois fois plus grand qu'avant. Il y avait un rayon papier avec papeterie classique, posters et lithographies. Ca s'appelait maintenant « la maison du livre et du papier ».

Nous avons transformé le sous-sol en atelier de relieur et d'im-

pression et le grenier en salle de danse pour notre entraînement cinq soirs par semaine. Nous avons pris l'habitude de déjeuner chez nos parents le dimanche puis d'aller rendre visite à Bertrand avec des livres et un goûter. Il avait pris très au sérieux son travail de rédacteur d'un coup de coeur et nous attendait avec sérénité et impatience. Tout le monde dans la maison de retraite croyait que c'était notre grand-père.

On l'a retrouvé la semaine dernière avec un livre sur la poitrine et une feuille de papier où il avait écrit « mon coup de coeur de ce mois ... ». Il était parti en assumant sa passion pour la lecture. Nous avons mis le livre, le crayon et la feuille dans son cercueil. Nous avons organisé ses funérailles et nous avons beaucoup pleuré.

C'est le dernier samedi avant les fêtes de fin d'année. Il va être dix-neuf heures. Nous avons eu deux semaines harassantes : chez les adolescents, c'est très tendance d'offrir à Papa et Maman soit le livre préféré dans une reliure personnalisée ou un cadre contenant – selon le budget – une citation, une recette de cuisine, un poster ou une lithographie. Dans l'autre sens, les parents ont le choix entre des bandes dessinées, des CD ou une tablette. Pour les grands-parents, la réédition en police taille 14 du roman préféré avec reliure a fait fureur. Nous avons demandé à notre soeur Capucine et à notre frère Adrien de venir se charger des paquets-cadeaux. En guise de remerciement, chacun aura une tablette dernier cri. Ils ont un peu protesté pour la forme mais ils sont ravis. Ça nous fait plaisir et on peut se le permettre : notre chiffre d'affaire a explosé depuis un an.

Nous n'avons même pas eu le temps d'ouvrir le courrier. Virginie m'annonce :

- Il y a des enveloppes de la mairie de Douai. Ce sont nos actes de naissance.

- Parfait. On prévient le notaire pour prendre rendez-vous pour l'acte définitif de propriété. Qu'est ce qui se passe Virginie ?

Virginie est livide. Elle me tend sans dire un mot les deux actes de naissance et se cache les yeux avec ses deux mains. Je lis et je saisis le téléphone :

- Papa ?
- Oui Paul, tu as une drôle de voix, que se passe-t-il ?
- On vient de recevoir nos actes de naissances.
- Ah !
- Tu peux m'expliquer ?
- Au téléphone ?
- Oui, c'est très important. Il est écrit que Virginie serait la fille d'Amélie Vidal et d'un père inconnu et moi je serais ton fils et le fils de Marie Vidal. Je mets l'ampli pour que Virginie t'entende.
- Voilà. La maman de Virginie était ma cousine de troisième ou quatrième génération. Ta maman et elle sont entrées le même jour à la maternité, elles ont partagé la même chambre et ont accouché le même jour. Et puis, ta maman a fait un arrêt cardiaque deux jours après ta naissance...
- Papa ?
- Excuse-moi, c'est l'émotion qui ... la maman de Virginie était seule et désemparée, son compagnon avait fui dès qu'elle lui avait annoncé qu'elle était enceinte, et moi j'étais désespéré et angoissé. Je voulais te garder près de moi et je ne voyais pas comment je pourrais combiner mon travail et mon rôle de père. J'ai proposé à Amélie de venir vivre chez moi et de vous élever ensemble. Trois ans plus tard, nous avons quitté Douai pour nous installer ici. J'ai demandé Amélie en mariage et ta soeur et ton frère sont venus compléter la famille.
- Oui, mais...
- Au début, cela aurait été difficile de vous expliquer. Après, quand vous auriez été en âge de comprendre, votre complicité et la tendresse que vous aviez l'un pour l'autre nous ont fait reculer. Nous avons peur de briser quelque chose. Et plus le temps passait, plus ça nous paraissait difficile. Voilà pourquoi nous avons gardé le secret. On vous a aimés tous les deux, comme si Virginie était ma fille et comme si Amélie était ta maman.



J'ai reposé doucement le téléphone. Virginie me regarde fixement.  
Je murmure :

- Mais alors ...

- Oui, évidemment que oui.

- Comment ça « oui » ? Je n'ai pas formulé ma réflexion.

- Mais tu as pensé tellement fort que j'ai entendu. Je te réponds :  
Oui, tout de suite mon amour. Le temps de fermer la librairie.

### 3 - CÔTÉ SALON

PIERRE MALAVAL

Castries, agréable commune languedocienne d'un peu plus de six mille âmes, au nord de Montpellier. Son château, les vestiges de son ancienne église paroissiale datant de l'An Mil, le pont sur la Cadoule, rivière dont le cours ne se prend jamais trop au sérieux dans ce pays aride et pierreux, même lors des fameux épisodes cévenols. Et tous les ans, les vendredi et samedi de l'Ascension, son Salon du Livre.

Cet événement incontournable de la vie castriote était très attendu. Il avait su jouer des coudes et s'imposer entre le tournoi de tennis de Roland-Garros et la Fête des Mères, tel un petit teigneux coincé entre deux costauds. Emma Nicolet, professeure des écoles à l'École Élémentaire Marcel Pagnol, avait une seconde vie en qualité de directrice de la médiathèque Françoise Giroud. A ce titre, l'organisation de cette manifestation reposait pour beaucoup sur ses frères épaulés de quinquagénaire menue bien qu'énergique, pétillante petite brunette aux yeux noisette. Et elle y mettait du coeur, aidée en cela par une armée de bénévoles, fidèles grognards tous unis derrière leur Empereur. A tel point que le Salon devint une sorte de référence dans le domaine très prisé de la littérature régionaliste, faisant la part belle aux spécificités provinciales qui sont la richesse de la France : ses paysages, ses coutumes, son histoire, ses dialectes. Et ils étaient nombreux, tous ces écrivains, à venir chanter leur terroir sur la scène de Castries. Emma était aussi largement épaulée par l'initiatrice de ce Salon, la dynamique association « Fans de Lecture et d'Instruction de Castries », plus connue sous l'acronyme « F.L.I.C. ».

Cette année toutefois, une petite révolution était en marche. Certes, les auteurs régionalistes seraient toujours de la partie, venus de tous les coins du pays ; on attendait Christian Laborie, Mireille Pluchard, Didier Cornaille malgré son âge avancé avec, cerise sur le gâteau, une rétrospective de l'oeuvre de Jean-Pierre Chabrol, auteur prolifique dont les chères Cévennes n'étaient

guère plus qu'à un coup d'aile de vautour fauve. Mais Jean-Paul Beauvoir, le Président de l'association organisatrice, avait surpris tout son monde :

- Emma, cette année nous aurons la chance d'accueillir Coline Mamet. Que voulez-vous, il faut vivre avec son temps et accueillir aussi de nouveaux auteurs venus d'horizons différents. Dépoussiérer un peu les meubles, si j'ose dire.

Cette annonce laissa déconcertée la pétillante brunette. Coline Mamet avait en effet obtenu l'année précédente le prestigieux prix Femina pour son roman intitulé « Vendredi 13 ». Et c'était sa première oeuvre !

- Vous êtes sûr de vous, Jean-Paul ?

- Absolument, j'ai l'autorisation de son éditeur.

- Mais elle, est-elle d'accord pour venir ? Son éditeur, c'est une chose, elle c'en est une autre : acceptera-t-elle de se retrouver parmi des auteurs si éloignés de son style ?

- Ça, c'est l'affaire de l'éditeur : il me l'a promis, nous l'aurons !

- Mais savez-vous ce qu'elle a écrit ?

- Bien sûr. J'ai lu son roman et je l'ai adoré. Ah oui, je vois ce que vous allez me dire : elle fait partie d'un courant littéraire qui n'a jamais été représenté chez nous par le passé, je veux parler du nouveau roman. Et justement, c'est l'occasion d'évoluer un peu, non ?

- Ou... oui... peut-être, je ne sais pas. J'ai lu son livre moi aussi mais c'est... comment dire ?... tellement nouveau, presque déroutant... Vous pensez ! Pas de personnage central, le héros est une journée qui attire ou rebute les gens, et qui n'a pas forcément bonne réputation : quelle idée de faire un bouquin sur le vendredi 13 ? Je reconnais que c'est brillant mais de là à avoir sa place chez nous.

- Bah ! vous verrez, je suis certain qu'on peut faire un carton avec ses bonnes feuilles, si je puis dire...

Emma dut se plier – un peu à contrecœur – à cette décision qui ne lui paraissait pas de bon aloi mais le Président a toujours raison ! Et curieusement, la nouvelle s'étant diffusée auprès des bénévoles, tous étaient enthousiastes. Notamment Amélie, une jeune collègue d'Emma à l'école élémentaire.

- Mais Emma, au contraire, c'est fantastique ! Quelle chance on aura de pouvoir échanger avec une personnalité comme Coline Mamet, tu ne crois pas ? Moi, en tout cas, je vais préparer une tonne de questions et de remarques pour échanger avec elle.

- J'espère que tu ne perdras pas ton temps. Après tout, on n'est même pas sûrs qu'elle viendra.

- Ne sois pas aussi pessimiste, quoi ! Et moi j'ai hâte d'être à l'Ascension.

Les préparatifs furent menés bon train et, comme d'habitude, de bonne humeur. Tous participaient avec fougue sauf Emma dont la ferveur semblait progressivement la quitter. Commencerait-elle à vieillir ? Cependant, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, elle s'attacha à poursuivre son travail avec son application coutumière et tout avançait normalement.

Jusqu'à ce lundi avant l'Ascension. Le soir, Jean-Paul Beauvoir retrouva à la salle des fêtes, qui abritait le Salon, l'ensemble de l'équipe mettant une dernière main aux préparatifs. Il avait l'air abattu.

- J'ai eu au téléphone « Les Editions du Cherche-Midi », à quatorze heures, l'éditeur de Coline Mamet : elle ne viendra pas.

Consternation chez tout le monde, naturellement.

- En fait, elle avait dit au départ qu'elle viendrait peut-être, mais depuis une dizaine de jours et maintenant que la date approche, personne ne parvient à la joindre par téléphone malgré des relances répétées de l'éditeur. Elle lui a juste envoyé un e-mail laconique aujourd'hui, disant qu'elle avait un empêchement de dernière minute, sans plus de détails. Il paraît qu'elle est réservée et que la vue du monde, des journalistes et des photographes l'indispose :

je crois plutôt que c'est là le réel motif de sa défection.

L'instant de stupeur passé et sous la houlette de Jean-Paul Beauvoir, ce fut une véritable cellule de crise qui se mit en place, chacun voulant sauver l'événement.

- On n'a plus le temps de contacter un auteur d'une même envergure pour prendre sa place.

- Quand je pense que j'étais en pourparlers avec François Busnel qui envisageait de descendre faire une interview pour son émission télé « La Grande Librairie ». Il va falloir que je le décommande.

- On ne peut pas supprimer son stand car on a déjà amplement communiqué sur sa présence et ce serait tromper le public qui va venir pour elle. Comment s'en sortir ?

Au milieu de ces ténèbres et contre toute attente, c'est d'Emma Nicolet elle-même que la lumière vint.

- Voilà ce que je vous propose : je tiendrai moi-même son stand et je la représenterai. J'essayerai de répondre à sa place aux questions des visiteurs. La seule chose que je ne pourrai pas faire, c'est de dédicacer pour elle. Mais au moins, on sauve un peu la face, et d'ici vendredi, j'ai le temps de relire son livre et de m'en imprégner. Qu'en dites-vous ?

- Mouais... fit le Président, c'est un pis-aller mais on n'aura pas mieux de toute manière. Mais attention, hein ! Pas de gaffe : je sais que ce n'est pas votre genre de littérature, alors n'allez pas nous démolir son bouquin.

- Ne vous inquiétez pas, je saurai me tenir !

- Bon. Je vais demander que l'éditeur nous envoie en urgence un stock de livres.

Ainsi fut fait. Et à temps. Chaque auteur avait son propre stand avec son nom en lettres magnétiques sur un tableau au-dessus de lui, bien en vue, tous les auteurs régionalistes et les habitués de la manifestation étaient arrivés, Emma avait fait pour la circonstance un louable effort de coquetterie, elle d'habitude toujours en pull

et en jeans et elle souriait avec une lumière de contentement inhabituelle sur le visage, comme si elle était parfaitement dans son élément. Même la météo était de la partie en cette rayonnante matinée de printemps. Tous écoutèrent avec attention ou bienveillance, au choix, le mot de bienvenue de Jean-Paul Beauvoir, ses explications sur l'absence de Coline Mamet et les louanges qu'il fit de sa remplaçante d'un jour, Emma. Il déclara le Salon officiellement ouvert.

Comme c'était à prévoir, le public était venu nombreux, notamment pour Coline Mamet. L'instant de légitime déception passé, les lecteurs étaient ravis de pouvoir échanger avec Emma qui répétait à l'envi tout le bien qu'elle pensait de ce livre, délaissant pour un temps ses chers régionalistes, répondant avec application et efficacité aux questions des visiteurs, montrant par là toute la préparation, suite à une étude minutieuse de l'ouvrage, qu'elle avait faite de son rôle de doublure idéale. Le samedi fut de la même veine, avec une fréquentation encore supérieure. Bref, un éclatant succès que cette édition un peu particulière du Salon du Livre de Castries.

Vint le moment de sa clôture, toutes les bonnes choses ayant une fin. Les exposants repartaient après avoir bu l'inévitable verre de l'amitié littéraire partagée et s'être donné rendez-vous à l'année prochaine. C'était le moment de rendre à la salle des fêtes sa vacuité et sa propreté originelles, prête pour un prochain événement. Amélie aidait Emma à plier le stand de Coline Mamet. Pendant qu'Emma remballait les livres invendus, Amélie rassemblait les lettres magnétiques du tableau signalétique qu'elle était sur le point de ranger dans leur boîte. Mais par inadvertance, elle bouscula les lettres empilées sur le bord de la table, qui tombèrent sur le sol. Elle s'apprêtait à les ramasser lorsqu'elle arrêta son bras, s'enfonça dans une intense réflexion de plusieurs secondes, se releva lentement, stupéfaite, puis tourna vers Emma un visage sur lequel se lisait une grande perplexité. Emma restait interdite en la regardant d'un oeil brusquement inquiet, presque effrayé. Puis Amélie partit d'une franche hilarité. Elles étaient seules dans la salle.

- Ne t'inquiète pas, je ne dirai rien : je saurai garder pour moi seule ton secret bien gardé.

Emma la fixait, interrogative.

- Je viens de comprendre en voyant ces lettres mélangées par terre. Coline Mamet, ça ne serait pas l'anagramme d'Emma Nicolet, par hasard ?

## 4 - FRITZ LE CHASSEUR

CÉDRIC TEIXEIRA

- Dix mille ans, petite... Tu te rends compte ? Ça fait dix mille ans qu'on les a domestiqués... Dix mille ans qu'on s'occupe d'eux, qu'on les bichonne et on récolte quoi en retour ? L'indifférence la plus totale ! Regarde-moi ce flemmard !

Le chat avait le regard perdu à travers la baie vitrée, plongé dans la contemplation du jardin orné d'arbustes secoués par le vent. Il bailla à s'en décrocher la mâchoire.

- Est-ce que je t'ai déjà raconté, petite, comment a commencé notre histoire avec eux ?

Pas de réponse. Juste deux grands yeux débordant d'insouciance et avides de connaissance, comme envoûtés par les sages paroles de l'aîné. Deux billes irisées demeurant désespérément silencieuses. L'autre interpréta ce mutisme fasciné comme une invitation à continuer :

- Je disais donc, c'est il y a dix mille ans, en Egypte, que nos ancêtres ont collaboré avec eux pour la première fois. Les récoltes de grains stockées par les paysans attiraient rats, souris et autres rongeurs. Cela constituait un terrain de chasse idéal pour les chats, qui prélevaient ainsi leur nourriture tout en protégeant celle des Hommes. De là est née cette entente intéressée entre les deux parties.

Mais leur comportement bizarre est toujours resté insondable pour nous... Attends...

Tu vas en avoir la preuve, regarde...

L'échine du chat fut subitement agitée de soubresauts. Après un dérapage sur place et un démarrage en trombe, l'animal se mit à courir et traversa le salon comme une flèche. Il sauta sur le buffet, prit appui sur le canapé, effectua un vol plané au-dessus du guéridon, faisant vaciller un vase au passage, atterrit doucement et



fila sous la table. Il traquait une créature imaginaire. Dans ce modeste pavillon de banlieue se jouait un combat de titans entre le félin et un monstre invisible. Après plusieurs saltos dignes d'un ninja surentraîné, le chat stoppa subitement. Gaston, vieil homme à la chevelure clairsemée qui n'avait pas bougé de son fauteuil défraîchi, gratifia l'animal d'un sourire amusé. Ce dernier s'étira, afficha son air le plus hautain, puis reprit sa position initiale, près de la porte-fenêtre, juste à côté de la boule de poils couleur caramel qui n'avait pas perdu une miette du spectacle.

- Maintenant tu comprends ce que je veux dire, petite, quand je parle de leur indifférence ? miaula-t-il, essoufflé. Je viens de faire fuir un esprit malfaisant sur le point de s'en prendre à lui et il se contente de me sourire d'un air ahuri. Mais je ne lui en veux pas à ce bon vieux Gaston. Sais-tu pourquoi, petite ?

La jeune chatte sembla réfléchir et bafouilla, visiblement impressionnée :

- Euh... non, monsieur.

- Je t'en prie, appelle-moi Fritz... Parce que nos humains de compagnie manquent cruellement d'intelligence et de sensibilité, voilà pourquoi. Ils vivent dans leur bulle de confort sans même se rendre compte de la menace qui pèse sur eux. La connais-tu, cette menace, petite ?

- Non monsi... Euh... Monsieur Fritz.

- Je vais terminer mon histoire, alors... Donc, depuis l'Égypte, chats et humains n'ont cessé de collaborer. Enfin, disons que les humains se sont mis à notre service... ils nous offrent le gîte et le couvert sans aucune contrepartie... En apparence. Ce qu'ils ignorent, c'est que dans l'ombre nous les protégeons d'un grand péril qui plane sur eux depuis longtemps... Les rongeurs.

- Les rongeurs ?

- Oui petite, les rongeurs. Rats, souris, mulots, gerbilles, lapins, hamsters... Ils ont colonisé notre planète par milliards et attendent, tapis dans l'ombre, le moment où ils pourront asservir l'humanité.

- Vraiment ? C'est un rongeur que vous venez de chasser ?

- En quelque sorte. Les rongeurs sont en réalité des êtres mystiques, des esprits capables de se transformer à volonté. Les humains, dépourvus de capacités extra-sensorielles, ne peuvent les voir que sous leur apparence standard : des bestioles aux longues dents. Cette ignorance les met en danger et nous impose de veiller sur leur sécurité. Notre mission à nous, les chats, est donc de protéger l'humanité.

- Moi aussi je vais protéger l'humanité, alors ?

- Bien sûr, petite. Je vais te transmettre mon savoir pour que tu puisses accomplir ta mission.

Le regard bleu azur de la chatte s'agrandit.

- Ma mission ?

- Eh oui, petite. Ta mission est la même que pour chacun d'entre nous : veiller sur ton humain de compagnie.

- Mais... Je n'ai pas d'humain de compagnie !

- Chaque chose en son temps. Avant tout, tu dois promettre de rester discrète en toute circonstance. Jamais les humains ne doivent découvrir notre secret. Ils doivent continuer de croire que les seules choses dont nous sommes capables sont de ronronner, nous lécher, saccager la tapisserie de la chambre et faire nos besoins sur le tapis du salon.

- D'accord... Mais, je vais devoir faire quoi, concrètement ?

- Attends, je vais d'abord t'expliquer comment tu es arrivée ici. C'est Madame Verspiesser, la voisine, qui t'a recueillie. Elle ressemble à mon fidèle Gaston, sauf que c'est une femelle... Aussi gâteuse que lui. Elle vit entourée de chats, sa maison est devenue le centre de recrutement du quartier. Elle passe son temps à nous parler comme si elle nous comprenait. On la laisse radoter cette vieille folle. Quand elle t'a trouvée, elle a pensé à son voisin Gaston qui cherchait un chat pour son arrière-petite-fille, Lily. Elle adore les animaux et tu seras son cadeau d'anniversaire.

Mais avant de pouvoir te confier cette humaine, il y a d'autres choses que tu dois savoir sur les rongeurs. Comme je te le disais, ils peuvent prendre plusieurs formes. Les plus sournois prennent l'apparence d'objets du quotidien pour mieux passer inaperçus. Tu dois donc régulièrement passer en revue tout ce qui trône sur les meubles... Bibelots, vaisselle et autres bricoles que laissent traîner les humains...

Tu grimpes et tu fais tomber chaque objet un à un. Si un esprit s'y cache, il s'enfuira.

- Ok, je fais tout tomber. Mais... L'humain de compagnie ne dit rien ?

- Si, bien sûr, il râle. Mais tu t'en fiches, tu continues. D'autres esprits rongeurs ont la faculté de traverser les murs. Pour les suivre dans la maison ça devient compliqué, surtout que les humains ont la terrible manie de fermer toutes les portes. Il faut alors t'asseoir et miauler jusqu'à ce qu'on t'ouvre. Mais l'esprit est fourbe, une fois que tu l'as rejoint, il retourne dans la pièce d'où tu viens. Tu dois alors de nouveau quémander pour que l'humain rouvre la porte. Ça peut durer des heures mais l'esprit doit se lasser avant toi et surtout avant l'humain. Et puis il y a les esprits furtifs, comme celui de tout à l'heure. Les plus difficiles à faire fuir. Ne prête pas attention aux réflexions idiotes de l'humain du genre "C'est son quart d'heure de folie"... Ne le lâche jamais. Ces esprits-là sont les plus tenaces. Il te faudra des années de pratique avant d'arriver à mon niveau, tu sais. Je suis le meilleur. On me surnomme "Le Chasseur". Dans ma jeunesse, j'ai combattu des rats-taupes nus faisant quatre fois mon poids, des rongeurs invisibles aux dents aussi tranchantes que des lames de rasoirs, des hordes de rats d'égoûts que j'ai traquées jusque dans les entrailles de la ville... J'ai formé les meilleurs guerriers du quartier, tu les croiseras peut-être un jour : Jack le borgne... Mistigri la tigresse... El Toro, un mastodonte à poils longs de huit kilos... Tous viennent encore régulièrement me demander des conseils. Mais tu dois savoir aussi une chose importante avant de prendre en charge ton humaine : c'est une enfant.

- Oui... Et alors ?

- Les enfants sont au courant, pour nous. Ils nous entendent, nous comprennent. Ne me demande pas pourquoi ni comment, personne ne sait, c'est un don qu'ils ont. Heureusement il disparaît en grandissant mais Lily va seulement avoir six ans... Alors méfie-toi...

Quelques jours plus tard, par un paisible matin, un bruit de moteur dans l'allée fit bondir les chats hors de leur panier, les sens en éveil.

- C'est le moment, petite, annonça Fritz. Tu vas enfin rencontrer ton humaine de compagnie.

Quand Lily entra dans la maison, elle s'avança lentement vers son arrière-grand-père et ses petites boucles blondes rebondissant sur son visage peinaient à masquer son air espiègle. Elle se cachait les mains derrière son dos.

- Grand-papy, devine... J'ai une surprise ! dit-elle avec un sourire malicieux.

- Une surprise ? Pour moi ?

La maman de Lily intervint :

- Non Papy, pas pour toi... C'est le cadeau que je lui ai offert pour son anniversaire... Elle était tellement impatiente de te le montrer qu'elle a insisté pour l'amener aujourd'hui.

- Moi aussi j'ai quelque-chose à t'offrir tu sais, mais vas-y... Montre-moi ce qui t'a tant fait plaisir... Mon cadeau attendra quelques minutes.

- D'accord... Tu es prêt ? Alors voici... Biscotte !

Lily tendit une cage à bout de bras. A l'intérieur, un hamster brun aux abajoues blanches et rondes faisait frétiller son petit museau.

Un quart d'heure plus tard, une fois l'effet de surprise estompé, toute la maisonnée s'affairait autour de la cage.

- Tes cadeaux ont l'air de bien s'entendre ! déclara Gaston alors

que la jeune chatte et le hamster faisaient connaissance. Ils se reniflaient à travers les barreaux de la cage en émettant de petits couinements.

- On dirait qu'ils se parlent, s'amusa la maman de Lily. Je me demande ce qu'ils peuvent bien se raconter !

- Biscotte dit qu'il ne faut pas écouter les bêtises de ce vieux grincheux de Fritz, qu'il raconte n'importe quoi et que les chats et les rongeurs peuvent être les meilleurs amis du monde, affirma Lily de façon très solennelle.

Sa mère éclata de rire.

- Quelle imagination ! Où vas-tu chercher tout ça ? Tiens... Justement... Où est passé ton chat, Papy ? J'ai cru le voir en arrivant mais j'ai l'impression qu'il a déguerpi !

Une discussion lointaine le tira de son sommeil. Des rires étouffés. Se mélangeant à la voix de son humain de compagnie, Fritz reconnut celle de Madame Verspiesser, cette vieille folle. Poussé par sa curiosité naturelle, il s'étira puis marcha à pas feutrés jusqu'à la cuisine. Les vieux se turent alors qu'il entra dans la pièce. Chacun une tasse de thé à la main, ils le dévisageaient et se retenaient visiblement de rire.

- Qu'est-ce qu'ils ont ces vieux croutons, ils ont bu ou quoi ? marmonna le chat dans sa moustache.

- Tiens, ce bon vieux Fritz ! pouffa Gaston. T'as pas l'air dans ton assiette... Tu veux aller prendre l'air ?

Le chat répondit par un miaulement grinçant et alla se frotter contre la porte. Gaston lui ouvrit, attendit qu'il disparaisse à travers la haie, puis s'adressa à sa voisine.

- J'espère qu'il ne nous a pas entendus... Il est déjà assez susceptible comme ça...

- Mais c'est vrai alors, ton histoire ? Il a eu peur du hamster ?

- Il était terrorisé, tu veux dire ! T'aurais dû voir sa tête quand la petite a exhibé la cage ! Il a détalé !

- On se moque mais ce n'est pas drôle, le pauvre... C'est pas commun, pour un chat, d'avoir peur des rongeurs.

- Chez lui, ça a même viré à la paranoïa sévère. Mais il est dans le déni complet. Si t'avais entendu le tissu d'âneries qu'il a débité à la petite ! Les rongeurs vont conquérir le monde, j'en ai combattu des quatre fois plus gros que moi, on me surnomme le chasseur, et patati et patata...

- Oh, tu sais, mes chats ne sont pas les derniers non plus pour raconter des bobards... Moi ça me fait rire, leurs histoires rocambolesques. C'est quand-même une sacrée chance cette capacité qu'on développe en vieillissant, ça occupe nos journées, ça met du piment dans nos mornes existences !

Gaston afficha tout à coup un air grave.

- Une petite minute... Tu fais attention, au moins ? J'espère qu'ils ne sont pas au courant, tes chats, que l'on comprend tout ce qu'ils disent !

- Mais non, rassure-toi Gaston... C'est notre secret à nous, les vieux !

## 5 - VOYAGES AUTOUR DU GLOBLE

NICOLAS SEIGNEZ

Lorsque j'étais enfant, mes parents avaient une maison à Pont-sur-Sambre. Pour autant, je vivais surtout à Aulnoye-Aymeries. Pour de nombreuses personnes, j'étais la fille de la patronne, une petite fille brune aux yeux marron et aux longs cheveux lisses. Parmi les clients, tout le monde me trouvait mignonne. A l'époque, je me trouvais banale. Ce qui m'agaçait le plus, c'était de me faire ébouriffer par les clients qui me caressaient la tête avec bienveillance. J'avais entre cinq et dix ans et je traînais mes guêtres à l'Hôtel du Globe, l'affaire familiale.

Situé en face de la gare, cet établissement faisait aussi office de café et de restaurant. J'aimais l'ambiance de cet endroit lors des beaux matins printaniers et estivaux. La grande porte était alors maintenue ouverte. Les moineaux piaillaient en rythme dans la rue arborée. L'atmosphère était douce. Je profitais souvent de ce calme qui annonçait le début de la journée.

À Aulnoye-Aymeries, ville ferroviaire majeure, les voyageurs étaient nombreux. Je me souviens encore du nom de certaines lignes : Calais-Bâle, Amsterdam-Bruxelles-Paris, Paris-Liège-Cologne, Lille-Charleville-Sedan.

En été, pendant les grandes vacances, j'étais autorisée à m'installer à une table près de l'entrée. J'y lisais, j'y dessinais et j'observais avec avidité les clients. Il y avait les solitaires qui entraient pour une goutte ou un rapide café au comptoir avant de se rendre au travail. Les percolateurs ronronnaient. Les serveurs s'activaient. Il y avait aussi les voyageurs qui s'autorisaient un croissant ou une orange avant de rendre la clef de leur chambre et de monter dans le train. La caisse enregistreuse tintait.

Plus tard dans la journée, des groupes de collègues venaient prendre l'apéritif, des commerçants déjeunaient sur la terrasse. C'était

le rush de midi. Je voyais aussi des amoureux prenant un dernier pot avant une séparation. J'imaginai que l'éloignement serait long au vu de leurs étreintes d'adieux.

Tous ces gens étaient intéressants pour la gamine vaguement désœuvrée que j'étais, mais, finalement, je vivais tous mes étés dans ce paysage routinier. De tout ce temps passé à ne rien faire de très concret ni de très utile, je ne regrette rien. Cette oisiveté semblait si douce.

De cette période, je conserve un secret qu'il est temps de partager avec vous. Hiver comme été, un homme venait tous les jours au café du Globe. Il avait beau être vieux, il était encore très alerte. Ses rides n'enlevaient rien à l'attrait suscité par les lignes de son visage. Il avait une lueur dans le regard qui donnait l'impression que son âme était d'une grande pureté.

Ses horaires étaient réguliers et il se faisait un point d'honneur à venir prendre chaque jour une collation au commerce de mes parents, puis à se rendre à la gare. Je l'observais souvent accomplir ses allées et venues. Il ressortait de la gare environ une heure plus tard. Aucun voyageur ne pouvait faire un aller et retour en train, même jusqu'à la ville la plus proche, en seulement une heure. Que pouvait-il donc bien faire là-bas ? Cette question me taraudait depuis plusieurs années. Jusqu'à mes dix ans, je n'avais pas osé poser la moindre question à ce gentil monsieur.

Toutefois, peu de temps après mon anniversaire, ma curiosité m'incita à prétexter l'envie d'aller m'acheter une bande dessinée à la mode pour suivre cet homme aux habitudes intrigantes. Ma mère n'y vit aucun inconvénient, si bien que je lui emboîtai bientôt le pas. Malgré cela, je me fis quelque peu distancer par ce grand monsieur.

Une fois arrivée dans la gare, au lieu de me diriger vers le marchand de journaux, je franchis le sas donnant sur les voies. Pendant quelques instants, je ne vis aucune trace de l'homme, puis il ressortit par l'escalier d'accès au sous-sol. Il marcha ensuite quelques



mètres le long du quai de la voie B. Il s'assit sur un banc. L'homme me tournait le dos. Il resta comme cela longtemps sans plus bouger si bien que j'entrepris d'aller acheter mon alibi à la maison de la presse. A mon retour, l'homme était toujours là. Les haut-parleurs annonçaient un train qui allait arriver en gare. Je remarquai alors que les informations annonçant ce train étaient données en français et dans une langue gutturale. Il s'agissait peut-être de l'allemand.

Je ne souhaitais pas alerter ma mère. Je décidai donc de revenir au café sans plus attendre. En sortant de la gare, je me retournai une dernière fois pour vérifier que l'homme n'avait pas bougé de son banc. Une chose était certaine maintenant. Il ne se rendait pas à la gare pour prendre le train. D'après l'affichage en gare, la voie B n'allait recevoir aucun train durant les deux heures à venir.

Je parvins à reproduire mon petit manège plusieurs fois de suite, prétextant une course à la maison de la presse. J'espaçais autant que possible ces excursions afin de ne pas éveiller les soupçons, certaine que ma mère aurait désapprouvé que j'épie l'un de ses clients.

Le vieux monsieur s'asseyait toujours à la même place sur le banc d'une voie qui n'attendait aucun train, toujours à un moment où des annonces d'arrivée en gare étaient traduites en allemand. Maintenant, j'en étais sûr. J'avais demandé au chef de gare quelle était cette langue dans les haut-parleurs. L'homme semblait se rendre en gare pour voir arriver, puis repartir, un train en provenance de Cologne.

Quel étrange comportement ! Attendait-il quelqu'un ? Etait-ce un espion attendant un colis, un message ? Au contraire, se pouvait-il qu'il soit du contre-espionnage, surveillant l'arrivée d'un éventuel espion russe ? Etait-il juste une personne passionnée par les trains ? Cherchait-il un peu d'exotisme à deux pas de chez lui ? Pourtant, le train était français et mis à part l'annonce traduite en allemand, le spectacle était d'une banalité affligeante.

Je n'aurais su trancher et valider l'une de ces hypothèses. Ce petit manège m'intriguait. Je me constituais progressivement une liste d'hypothèses longue comme le bras sur les raisons de sa présence quotidienne en gare. Ce n'est que l'année suivante que je compris enfin.

Je me le rappelle encore très bien. Il s'agissait d'un mercredi pluvieux. Je prenais mon petit déjeuner au fond du café. Il y avait encore peu de client, mais le vieux monsieur était déjà là. Je savais, pour avoir chapardé le dépliant des horaires de train sur un présentoir de la gare, que le Paris-Cologne arriverait en gare dans une demi-heure environ.

Au Globe, il n'y avait pas encore de conversations. Chacun démarrait sa journée silencieusement, le nez au-dessus de sa tasse. Afin de s'occuper l'esprit et emplir la salle des informations du matin, le serveur avait branché la radio. Après une petite musique rituelle, le journaliste annonça les nouvelles sur un ton monocorde. Il parlait de François Mitterrand, d'Helmut Kohl, de réconciliation franco-allemande, d'un projet de tunnel sous la manche... En fin de journal, les sujets devinrent moins importants. C'est à ce moment-là que le présentateur indiqua que la SNCF allait moderniser ses annonces en gare avec un nouveau système audio. Un cadre de la compagnie expliquait qu'il était grand temps, selon lui, d'harmoniser le système et ainsi d'améliorer la qualité de service.

Le vieil homme, mon suspect, entendit cette interview et releva la tête. Je me calai le mieux possible dans mon fauteuil pour ne rien rater de sa réaction. En fait, il ne réagit, tout d'abord, pas. Il resta stoïque, figé. Il avait sa tasse en main. Son geste s'était arrêté, tasse devant la bouche, mais son poignet ne pivota jamais pour en boire le contenu. Il sembla maintenir sa posture une éternité.

Un moment plus tard, un client sortit des toilettes en claquant la porte. Cela fit sursauter le vieux monsieur. Ce dernier sembla alors reprendre vie. Il tourna un peu la tête comme s'il se rendait compte de là où il était. Je soupçonnai alors que l'information concernant

la modernisation des annonces en gare avait projeté le vieux monsieur dans ses souvenirs, bien loin du Globe et bien loin de l'Aulnoye-Aymeries que je connaissais.

C'est alors que le vieux monsieur posa sa tasse avec force et mécontentement. Cela éclaboussa copieusement le comptoir. Il se leva, et se précipita dans la rue, laissant son imperméable sur le perroquet de l'entrée. Curieuse et opportuniste, je profitai de cela comme excuse, lançant à la cantonade qu'il fallait lui rendre son par-dessus car le temps était à la pluie. Je sortis, courant après lui et faisant à peine attention aux voitures dans la rue.

Quand je rentrai dans le hall de la SNCF, le vieil homme apostrophait déjà le chef de gare. Il le vilipendait avec force lui expliquant que ses collègues et lui ne pouvaient pas faire cela. Il n'avait pas le droit de remplacer les annonces historiques par un système plus récent. Le chef de gare, qui n'avait pas l'air encore au courant de toute cette affaire, tentait de calmer le vieux monsieur. Je voyais bien que cet employé était totalement débordé par cette situation qui aurait pu être cocasse, baroque et bien évidemment, était tout à fait surréaliste.

Le vieil homme finit par se désintéresser de sa victime qu'il avait fini par insulter copieusement. Après encore quelques instants d'effarement, tout le monde se remit à vaquer à ses occupations. J'avais encore l'imperméable en main. Le vieil homme s'éloignait en simple chemise sous une pluie battante. L'orage grondait. A cet instant, je me sentis bête.

Une semaine plus tard, j'osai questionner le chef de gare. Je choisis d'aller le voir au moment creux de la journée. Il avait l'air de s'ennuier un peu et m'accueillit comme une distraction. Je lui demandai comment fonctionnait les annonces en gare. Je jouai la cruche, la naïve pour qu'il m'explique simplement tout le fonctionnement d'une gare. C'était un peu long et pas très intéressant. Toutefois, nous en vînmes à parler du système d'annonce des trains. J'appris in extremis la date de remplacement du système

audio, puis le chef de gare me quitta pour aller se préparer à accueillir un nouveau train. Nous avons discuté une heure entière sans que je ne m'en rende compte. Inutile de préciser que je me fis sermonner par ma mère quand je fus de retour à l'hôtel du Globe.

Début juillet, la société d'installation du nouveau système audio réserva des chambres à l'hôtel. Quelle chance ! Comme à l'accoutumée, je fus autorisée à me mettre dans un coin de la salle du café pour lire et m'occuper sagement. Mais je décidai alors de m'habiller au mieux pour ressembler à la petite fille modèle.

Le comportement du vieux monsieur était devenu erratique, très difficile à prévoir. Pendant la période où les installateurs dormaient au Globe, je ne le vis pas entrer une seule fois dans l'établissement.

Lorsqu'ils étaient présents au café, je questionnais abondamment les installateurs. Je faisais semblant de ne pas savoir tout ce que le chef de gare m'avait déjà appris. Puis, un jour, je posai la question nécessaire. Celle que j'aurais voulu poser dès le début : « Et les anciennes bandes ? Vous en ferez quoi ? »

Les électroniciens me confirmèrent ce que je pensais. Ils allaient tout bonnement les jeter. Je feignis alors l'indignation, leur expliquant qu'un jour, cela aurait une valeur historique. Ils me rirent au nez. Ce n'était pas vraiment pour se moquer. Ils étaient juste surpris de cette opinion.

J'avais repéré que l'un des installateurs avaient le profil d'un « papa gâteau ». Un jour, il me rapporta une bande dessinée de la presse de la gare. J'en fus très touchée et très heureuse. Mais, à ma grande honte, j'y vis un moyen de profiter de la situation. Je le remerciai et lui dis que c'était très gentil, et que pour me faire vraiment plaisir, il y avait un autre moyen très simple et totalement gratuit. Je lui demandai alors de me rapporter la bande correspondant à l'annonce d'arrivée et de départ du train Paris-Cologne. Deux jours plus tard, cet installateur me déposa

une bobine magnétique sur la table où j'attendais habituellement que le temps passe. Il me donna des conseils pour ne pas la démagnétiser. Je l'emballai alors précautionneusement.

Le vieux monsieur revint dès le départ des installateurs. Il avait dû surveiller les électroniciens de loin tout le temps de leur présence. L'homme reprit donc ses habitudes. Mais le coeur n'y était plus. Je le remarquai à ses gestes et aux traits de son visage. Il était au désespoir. Peu de temps après qu'il fut parti en gare, je m'y rendis à mon tour avec une enveloppe en papier kraft cachée sous mon pull.

Dans le souterrain de la gare, j'entendis l'annonce du train Paris-Cologne. Les langues utilisées étaient l'Allemand et le Français, tout comme à l'accoutumée. La voix était toujours féminine, mais n'avait plus du tout le même timbre. Du haut de l'escalier du quai B, j'aperçus l'homme. Il était sur son banc. Pas de traces du chef de gare, et c'était tant mieux ! Le vieux monsieur pleurait à chaude larme. Il n'y avait personne d'autre sur les quais de la gare. J'étais le seul témoin de sa tristesse.

Il me vit et faisant abstraction du fait que toute cette affaire aurait dû m'être étrangère, me dit très bas et d'une voix cassée : « Ils ont tout gâché, ces salauds là ! ».

« Pas tout, Monsieur » lui répondis-je, intimidée par la situation. Je lui tendis alors l'enveloppe, mis mes mains derrière mon dos et regardai mes chaussures. Je pense qu'il en fut très étonné. Lorsque je relevai la tête, il était toujours en train d'observer l'enveloppe et en lisait le recto. J'y avais maladroitement écrit « Pour le gentil monsieur, Voie B, premier banc après l'escalier, Gare d'Aulnoye-Aymeries ».

Il avait maintenant dans une main l'enveloppe ouverte et dans l'autre, la bande magnétique où était marqué en grand « annonce Paris-Cologne – français - allemand ». La joie envahit alors son visage et il se remit à pleurer, cette fois de bonheur.

« Tu as retrouvé la voie de Katerina, tu as retrouvé la voie de Katerina... ». Le reste fut inintelligible. Ne sachant que faire, je m'éclipai discrètement. L'homme, débordé par les émotions, ne s'en aperçut aucunement.

Nous ne reparlâmes jamais de cet échange. Toutefois, lorsqu'il venait au café avec son walkman, le vieux monsieur me témoignait une reconnaissance discrète mais bien réelle à chacun de ses passages au Globe. En un seul regard, par un simple bonjour appuyé, il me faisait comprendre qu'il me tenait en haute estime et que sa reconnaissance serait éternelle.

Un jour le vieux monsieur décéda. Je me rendis à son enterrement. A la sortie de l'église, un huissier m'interpela et me tendit une grande enveloppe. Je ne l'ouvris pas tout de suite. J'attendis d'être seule, dans ma chambre d'étudiante.

L'enveloppe en contenait une autre. Il s'agissait de celle que je lui avais remise sur le quai de la gare. Elle contenait toujours la bande du Paris-Cologne.

Je constatai la présence d'une carte postale très fleurie accompagnant la bande. Il y était marqué : « Elodie, prend bien soin d'elle, s'il te plaît ».

Jamais je ne sus qui était Katerina.

## 6 - LE POIDS DU SILENCE

JANINE MALAVAL

Il n'y a secret qui tôt ou tard ne soit découvert (proverbe espagnol)

La journée s'annonce mal. Dès le lever, la migraine vrille ma tête avec ses tenailles invisibles. Avec en plus cette crise d'angoisse dont l'étau comprime mon coeur et l'étreint sans répit. J'ai l'habitude. Quelques Xanax, tout rentrera dans l'ordre jusqu'à la prochaine fois. Je vois un psy, je me laisse aller à des confidences bien que je n'aie pas grand-chose à dire. Il est convaincu que cela vient de loin, ancré profondément en moi.

- On a construit un mur entre vous et votre passé.

- Qui ça, « on » ? demandais-je, dubitatif.

- A vous de trouver, rétorque-t-il. Enfant, on vous a caché quelque chose, il y a un secret entre vous et « eux ». Interrogez vos proches.

- « Eux », il en a de bonnes ! me dis-je. On voit bien que ce n'est pas lui qui est concerné. J'ai du mal à croire que mes douleurs s'évanouiraient si je découvrais un secret. Mais bon, pourquoi pas. Et où chercher ?

Mes maigres tentatives pour forcer l'obstacle sont allées droit ... dans le mur. J'ai interrogé ma mère qui s'est figée dans le silence, comme déjà dans mon enfance. Je pensais avoir plus de chance avec Tante Léa, la soeur de mon père mais elle perd la tête dans sa maison de retraite avec ses souvenirs réduits en poussière. Elle répète comme un mantra « ils se ressemblaient tant, ils étaient si semblables ! ». Qui donc ? Silence. Veux-tu une tasse de thé ? Le dialogue s'arrête là.

Je crois que mon psy a raison, comme lui je pressens un secret. Une forme d'incomplétude, d'amputation. C'est aux soupirs étouffés, aux conversations qui s'éteignent, à d'infimes indices comme un regard qui fuit, qu'enfant j'ai compris que les « grands » me

cachaient quelque chose. Une omerta familiale. J'ai grandi, mûri, vieilli, sans avoir de réponses. Juste ces migraines et ces sensations d'étouffement.

Ma mère vient de partir pour son dernier voyage. Et avec elle l'ultime espoir de lever le voile sur le mystère dans lequel mon passé semble englué. Jusqu'à ce jour gris de novembre où le rideau allait enfin se déchirer.

La pluie frappait furieusement les vitres, mue par le vent glacial de l'hiver. A quinze heures, il faisait déjà nuit dans la salle d'attente du notaire. Je me levai pour allumer la pièce au moment où Alice, ma soeur, fit son entrée sous le regard réprobateur de la réceptionniste. Ses bottes marquaient le parquet d'empreintes humides, rejointes par les gouttes ruisselant de son manteau. Alice, ma cadette de deux ans, abordait une soixantaine aussi épanouie qu'élégante. Entendez par là « qu'elle ne faisait pas son âge », ce dont elle était fière.

Nous avions rendez-vous avec Maître Leroux suite au décès de notre mère un mois plus tôt. C'est Maman qui l'avait choisi bien qu'elle ne possédât que peu de biens ; son petit « deux pièces » où elle vivait avant que l'infarctus vienne la terrasser et quelques modestes économies.

Nous étions de retour dans la ville où nous avons passé notre enfance. Alice était venue avec sa voiture. Elle proposa de me ramener à la gare à l'issue de la réunion. Il faut préciser que je ne conduis pas, j'ai bien mon permis mais je suis tétanisé à l'idée de prendre le volant. Je n'ai jamais compris le sens de cette phobie, une de plus. J'ai ainsi choisi d'habiter et de travailler au coeur de la capitale, ce qui facilite ma vie.

Maître Leroux vint nous chercher et nous guida vers son bureau. Ce petit homme âgé, au regard bienveillant, m'inspira confiance. Sur sa table figurait une chemise cartonnée portant le nom de notre mère. Il en sortit une grande enveloppe sur laquelle je reconnus l'écriture penchée de Maman. Il y avait une lettre qu'il nous lut en précisant qu'elle lui était adressée.



« Cher Maître. Comme convenu, je vous remets, ci-joint, deux enveloppes destinées l'une à mon fils Marc, l'autre à ma fille Alice. Chacune contient une lettre de moi, rédigée après le décès d'Alain Vidal dont je suis divorcée. Je souhaite que Marc et Alice en prennent connaissance séparément, après vous avoir rencontré. Pour ce qui est du partage de mes biens, je vous laisse procéder selon les dispositions légales en vigueur. Veuillez agréer, Maître, ... signé : Irène Perrin ».

Maître Leroux nous remit à chacun notre enveloppe. Puis il procéda à la lecture de l'inventaire des biens en nous donnant des explications sur les droits que nous serions amenés à payer lorsque le dossier serait complet. J'avais la tête ailleurs en train de penser au message posthume de Maman. Nous le quittâmes une heure plus tard, plus troublés et embarrassés que nous voulions l'admettre.

- C'est quoi à ton avis tous ces mystères ? demanda Alice d'un ton tranchant en palpant son enveloppe. T'es au courant de quelque chose ? Maman n'a jamais été bien bavarde de son vivant. Et ce n'était pas son genre d'écrire des lettres, même pas des cartes de vœux. Je le sais, c'est moi qui les faisais ! Que crois-tu qu'elle ait à nous dire ?

- Je n'en ai aucune idée.

En étais-je si sûr ? Allais-je avoir enfin la réponse à ce questionnement qui ne me quittait jamais d'un secret planant sur notre famille ?

Je proposais à Alice d'aller boire un verre dans une brasserie proche. Nous ne nous voyions pas souvent et il fallait parler des dispositions à prendre pour vider l'appartement de Maman et le mettre en vente.

L'argent n'est pas une source de conflit entre Alice et moi. Nous avons plutôt bien réussi dans la vie. Elle dirige une prospère boutique de prêt-à-porter à Lyon. De mon côté, mon cabinet dentaire parisien ne désemplit pas et j'en suis venu à refuser de nouveaux patients.

Après avoir bavardé autour d'une réconfortante tasse de thé, Alice me conduisit à la gare. Elle se perdait en vaines conjectures sur les « confessions » de Maman. Je restais silencieux. Nous convînmes de nous téléphoner en fin de soirée.

J'avais rangé la lettre dans mon sac, préférant la lire chez moi et non pas dans un train, dans le confort douillet de mon appartement. Nous filions à vive allure vers Paris. Je fermais les yeux. J'aurais voulu m'endormir, ne pas penser. Mais les images du passé défilaient sous mes paupières closes, petites braises ranimées par l'évocation innocente des souvenirs familiaux échangés en buvant notre thé.

A bien y réfléchir, je ne pense pas que Maman ait été heureuse. Sur son visage las, le sourire était toujours nimbé de tristesse, un peu forcé et dans ses yeux ne brillait jamais l'étincelle de gaieté qui dit que l'on se sent vivant.

Je sais que son mariage rima avec naufrage. J'entends encore les disputes et les cris jusqu'au jour où notre père nous quitta. J'avais onze ans quand mes parents se séparèrent. Après le divorce, Alice et moi le rencontrions quelquefois chez nos grands-parents paternels pendant les vacances. C'est triste à dire mais nous ne ressentions rien pour ce couple âgé qui ne manifestait aucune affection à notre égard. De son côté, mon père ne faisait pas d'efforts pour que nous nous sentions à l'aise. Nous étions tels des invités non désirés, tenus à distance. L'atmosphère de leur maison était étouffante, sinistre. Selon Maman, cela remontait à la mort d'Oncle Paul, décédé l'année de ma naissance. Nous avions interdiction formelle d'aborder cette tragédie. Nos grands-parents ne s'étaient jamais remis de la perte de ce fils. Il leur restait deux enfants, Alain, notre père et la cadette, Tante Léa, qui n'avaient jamais pu combler le vide.

Chaque fois que nous tentions de questionner nos parents sur cet oncle disparu, nous nous heurtions à la même fin de non-recevoir. Le sujet était tabou. Mon père pâlisait, se raidissait, incapable de prononcer un mot. Maman intervenait aussitôt pour nous prier de ne pas remuer les souvenirs et les laisser tranquilles avec cette « vieille histoire ».

J'avais découvert dans le grenier de mes grands-parents de vieux albums-photos. Je les avais feuilletés avec avidité, reconnaissant les membres de ma famille posant des années plus tôt lors d'évènements tels que communions, mariages ou naissances. Je remarquai que certains clichés étaient déchirés à l'endroit où aurait dû figurer un visage. Je compris que l'on avait fait disparaître les photos où apparaissait mon oncle Paul. Il n'était présent nulle part. Les questions qu'Alice et moi posions, bien légitimes à mon avis, étaient rejetées sans appel.

Seule notre tante avait laissé filtrer quelques bribes, bien peu de choses, car elle était gamine au moment où cela était arrivé. Un accident de voiture. Paul était mort sur le coup. Il était jeune, beau, mordait dans la vie à pleines dents. Une sorte de James Dean version française.

Trois ans après le divorce, ce fut au tour de mon père de décéder lors d'une course en montagne. Nous perdîmes alors définitivement le contact avec nos tristes grands-parents que le destin frappait encore.

Alice et moi grandîmes sans joie mais sans réelle tristesse, au coeur de ce foyer bancal que n'animait aucune image paternelle. Nous recherchions auprès de nos copains de lycée le réconfort et l'équilibre que procurent les familles « normales ». Maman faisait tout son possible pour que nous ne manquions de rien. Elle y parvenait au prix de gros efforts. Modeste employée de banque, elle se saigna aux quatre veines pour financer nos études et assurer notre réussite sociale. Plus tard, c'est nous qui prîmes soin d'elle.

De retour dans mon appartement, je m'installai confortablement pour apprendre, du moins je l'espérais, des révélations sur des faits longtemps occultés. Le coeur battant, j'ouvris le pli. En haut figurait la date : 29 mai 1979, soit trois ans après le décès de Papa. Cette lettre était donc très ancienne.

*« Mon Cher Marc. Lorsque tu liras cette lettre, j'aurai rejoint d'autres contrées. Tu sais que je n'ai jamais été à l'aise avec l'écriture. Mais Alice et toi avez le droit de savoir ce qui a détruit notre famille. Déjà très jeunes vous vous interrogez. Je me libè-*

*re d'un lourd secret que j'avais promis de ne pas trahir de mon vivant.*

*Pour comprendre, il faut remonter le temps. Lorsque ton père et moi nous sommes rencontrés, ce fut un vrai coup de foudre comme il n'en existe, croit-on, que dans les romans. Nous nous sommes mariés quelques mois plus tard. Et pour couronner notre bonheur, tu t'es annoncé. J'étais enceinte ! C'était merveilleux. Mais le destin en avait décidé autrement. A quelques semaines de ta naissance, ton père est parti avec son frère Paul pour voir un client (à cette époque ils étaient associés dans une petite affaire de plâtrerie-peinture qu'ils avaient créée ensemble). Ils avaient pris la camionnette de l'entreprise. La voiture dérapa sur une plaque de verglas et vint s'encaster contre un platane. Tu pensais qu'Oncle Paul était mort ? C'est ce qu'on t'a dit, n'est-ce pas ? Eh bien non. C'est ton père qui fut tué. Tu te dis que c'est impossible, car ton père t'a élevé à mes côtés jusqu'au divorce. Mon Cher Marc, la vérité est autre. On t'a caché que Paul et ton papa étaient jumeaux, de vrais jumeaux, tellement identiques que personne ne pouvait les distinguer, sauf leur mère...et moi ! Dans cet accident, il y a eu un rescapé légèrement blessé, ton oncle Paul. Il a décidé d'échanger les identités à commencer par les portefeuilles. Il se fit passer pour ton père. C'était un échange ! Assez facile car les deux frères portaient les mêmes vêtements de travail, pas d'alliance ni bijoux, juste une montre dont Paul débarrassa ton père. Je ne fus pas dupe, ni tes grands-parents, il y a des signes qui ne trompent pas. Mais je retrouvais un mari, aussi semblable à celui que je venais de perdre, un père pour l'enfant à naître. Paul m'avoua qu'il avait agi ainsi par amour car il m'aimait bien avant mon mariage (était-ce un des effets de la jémellité ?). Je me suis leurrée moi-même. J'ai vécu dans le mensonge, consentante et résignée, rongée par la culpabilité. Alice (donc ta demi-soeur) est arrivée deux ans plus tard. Mais le bonheur ne peut se bâtir sur une tromperie. Notre union n'était qu'une imposture. Notre couple n'y résista pas. Voilà, tu sais tout maintenant. J'avais promis à tes grands-parents de garder le secret mais de m'en libérer après ma mort (...) ».*

C'était donc cela ! A la lumière de la vérité, les recoins sombres de ma mémoire s'éclairaient d'un jour nouveau. Les zones d'ombre, trop longtemps protégées par le silence opaque qui les recouvrait, se déchiraient, dévoilant les mensonges et les dissimulations que mon inconscient soupçonnait.

Cela expliquait sûrement le mal-être né de l'angoisse qui m'étreignait parfois sans raison quand je sombrais dans une mélancolie profonde. J'avais conscience de devenir odieux, inaccessible et morose. Mes deux mariages n'avaient pas résisté. J'avais admis que la solitude me convenait davantage et me gardait d'un ennemi intérieur inconnu.

J'attendis en vain le coup de fil d'Alice dans la soirée et, trop secoué, renonçai à en prendre l'initiative. Elle aussi devait être ébranlée. Ce n'est que le lendemain qu'elle m'appela.

- Alors tu as lu ? demanda-t-elle sans même s'annoncer.

- Oui, répondis-je dans un souffle.

- Tu vas bien ?

- Bien sûr, ne t'inquiète pas. Je suis même heureux que Maman ait fait ces révélations. Sinon, toi et moi aurions très bien pu ne jamais savoir.

- N'empêche, nous avoir caché cela tout ce temps, les grands-parents, la famille, tous ils savaient et se sont tus. C'est très moche.

- Tu l'as dit à ton mari et à ta fille ?

- Non, pas encore. Pour l'instant on a une autre nouvelle à digérer.

- Ah bon, quoi ?

- Je vais être grand-mère.

- Super, félicitations !

- Merci. Et ce n'est pas tout. Ils sont deux, des jumeaux, ou des jumelles, on ne sait pas encore !

## 7 - REBECCA

JEAN-CHRISTOPHE PERRIAU

Cinquième étage, un hôtel meublé de banlieue. Un hôtel pas très reluisant. Pas immonde non plus, juste moyen. Un hôtel qui héberge autant les touristes que les familles en difficulté casées par les assistantes sociales. Un hôtel qui ressemble parfois plus à un moulin tant il est facile d'y entrer et d'atteindre les étages sans rencontrer le moindre personnel. Le jeune étudiant qui est chargé du standard et de la réception passe le plus clair de son temps endormi dans le petit bureau derrière le comptoir.

Ceci explique sûrement le fait que Rebecca ait pu monter sans être inquiétée. Elle est là, au bout de ce couloir mal éclairé, à l'opposé de la cage d'ascenseur, attendant patiemment qu'il sorte.

Une véritable détective privée. Elle ne se serait jamais crue capable de ça. Ni d'aller jusque-là. Elle n'est d'ailleurs plus très sûre que ce soit une bonne idée. Est-elle sûre de vouloir savoir ?

Rebecca secoue nerveusement la tête comme pour chasser le doute qui la gagne. Oui, elle doit savoir. Oui, elle doit en avoir le coeur net. S'il la trompe, elle a le droit de savoir. Quel que soit le prix de la vérité. Elle ne pourra pas tenir une seconde de plus à ses côtés si elle sait qu'il a trahi ses promesses. De toute façon, elle ne vit plus depuis que les premiers soupçons ont pris place dans son esprit.

Un parfum étrange accroché à ses habits, un sourire différent collé sur son visage. Et puis cette sensation de malaise qu'il dégage depuis quelques jours. Quand elle lui a demandé si tout allait bien, il a répondu mollement, comme s'il était ailleurs. Alors elle a décidé de prendre les choses en main et d'aller chercher les réponses là où elles se trouvaient. Elle a décidé de le suivre toute la journée, d'épier ses faits et gestes. Jusqu'à se retrouver au fond du couloir de cet hôtel bon marché à la moquette usée et malodoriante. Sûrement le genre d'hôtel qui voit défiler nombre de couples adultères...

Cette pensée fait violemment rebondir son coeur dans sa poitrine. Une nouvelle fois... Combien de fois, depuis le début de la journée, a-t-elle eu le sentiment qu'il explosait ? Quand elle l'a vu sortir de la salle de bain, rasé et sapé comme jamais... Quand elle l'a vu quitter le domicile en sifflotant... Quand elle l'a vu entrer dans ce restaurant où il l'amenait habituellement, le lieu de leur rencontre... Quand elle l'a vu prendre cette jeune femme dans ses bras et la serrer longuement contre lui... Quand elle l'a vu lui tenir la main sur la table pour ne la lâcher qu'au moment de partir... Quand elle a vu la pimbêche monter dans sa voiture, à la place qu'elle occupe d'habitude... Quand elle les a vus se garer devant l'hôtel... Largement de quoi avoir une crise cardiaque !

Rebecca passe la paume de sa main sous ses paupières, essuie doucement les nouvelles larmes qui viennent se former. Comment a-t-il pu lui faire cela ? Ils s'étaient promis de s'aimer, de ne jamais se mentir, de ne jamais se faire de mal, de ne jamais avoir de secret l'un pour l'autre... Tout allait si bien entre eux. Jamais elle n'aurait eu le moindre doute. Depuis combien de temps la trompe-t-il comme ça, avec son petit air angélique, ses petits cadeaux, ses petites attentions, ses câlins ? Depuis combien de temps joue-t-il ainsi la comédie ? Un excellent acteur, d'ailleurs, qui mériterait bien un Oscar. L'Oscar de la plus belle enflure !

Rebecca n'est plus qu'une boule de rage prête à exploser. Elle ne sait pas encore ce qu'elle va faire mais elle sent que si les choses s'éternisent, elle va rapidement devenir incontrôlable. Le temps de la culpabilité est passé : place à celui de l'action et surtout de la réaction. Elle s'est bien sûr demandé si elle n'était pas responsable de la situation. Elle a cherché au fond de ses souvenirs les raisons éventuelles pour lesquelles il ne voudrait plus d'elle. Un homme qui représente tout pour elle. Et à qui elle a tout donné. En vain. Elle ne se rappelle pas l'avoir déçu, elle ne se rappelle pas l'avoir froissé, elle ne se rappelle pas avoir manqué à ses devoirs d'épouse, d'amante. Alors pourquoi ? Elle a vu certains couples se désagréger lentement, insidieusement, usés par le temps et l'habitude. Elle est sûre de n'avoir rien vu de tout cela dans le sien. Alors pourquoi ?

Un bruit contre la porte derrière laquelle il a disparu fait à nouveau bondir son coeur. Elle voit la poignée bouger lentement, l'entend grincer sournoisement. L'hôtel est parfaitement silencieux et elle a l'impression que chaque son résonne plus bruyamment qu'il ne devrait. Elle a la sensation que les battements de son coeur viennent se répercuter contre les murs recouverts de cette tapisserie aussi désuète que vulgaire.

Un rai de lumière vient fendre l'obscurité du couloir, la porte s'ouvre lentement. Rebecca se glisse contre la porte voisine. La respiration bloquée, elle entend les voix du couple échanger quelques mots depuis la chambre. Puis le bruit d'un baiser qui vient claquer contre ses oreilles et lui déchirer les entrailles.

Il est là, à quelques mètres d'elle. Il lui semble plus grand que d'habitude, plus impressionnant. Elle est pétrifiée dans son coin, la vue brouillée de larmes, les lèvres tremblantes, une douleur insupportable au creux de l'estomac. Elle entend la porte se fermer et le voit se diriger d'un pas léger vers l'ascenseur. Pourquoi ne sort-elle pas de sa cachette ? Pourquoi ne lui saute-t-elle pas à la gorge en lui hurlant dessus ? Pourquoi ne se jette-t-elle pas sur lui pour lui cracher au visage toute sa rage, toute sa détresse ? Parce qu'elle en est incapable.

Elle le voit disparaître derrière les portes coulissantes de la cabine et se laisse glisser le long de la porte en sanglotant. Comment peut-on tout perdre aussi vite ? Les genoux repliés contre la poitrine, la tête dans les mains, Rebecca a la terrible sensation de voir son couple mourir sous ses yeux. Revient alors à ses oreilles l'éternelle et brûlante question : qu'a-t-elle fait pour mériter tout cela ?

Lorsque Rebecca rouvre les yeux, son regard a perdu toute trace de douleur et de tristesse. Elle n'est plus que colère et désir de vengeance. Elle se redresse contre le mur, les mâchoires crispées de rage, tire sur sa jupe pour la remettre en place. Elle lisse ses cheveux en arrière, glisse une mèche derrière son oreille et prend une profonde inspiration. Les réponses, elle les obtiendra de la salope qui veut briser son couple !



Elle se plante devant la porte, réajuste une dernière fois sa tenue et frappe sèchement contre le panneau de bois. Au bout de quelques secondes, elle tente à nouveau sa chance d'une main plus lourde. Toujours rien. Rebecca hésite quelques instants puis finit par se décider à tourner la poignée. Souhaitant profiter de l'effet de surprise, elle se jette à l'intérieur de la chambre le coeur battant. Personne. Rebecca entend le bruit de la douche. Bien sûr, se dit-elle la gorge serrée, elle se lave après avoir bien baisé ! Elle a même pris le temps de faire le lit ! Une maniaque, il ne la supportera pas longtemps !

Rebecca tente de se maîtriser. Peut-être peut-elle encore sauver son couple ? Il ne lui a sûrement pas dit qu'il était marié... Peut-être peut-elle lui expliquer le mal qu'elle est en train de leur faire, la convaincre d'aller chercher l'aventure ailleurs ? Après cela, elle rentrera et elle aura une longue explication avec lui. Et il s'excusera, il réalisera qu'il a fait une énorme erreur et il la remerciera de lui donner une seconde chance. Et tout recommencera comme avant. Oui, c'est ainsi que les choses vont se passer. Parce qu'elle ne mérite pas de souffrir et de perdre tout ce qu'elle avait.

Le sac à main de l'autre est posé sur la table. Rebecca tend l'oreille, s'assure que sa rivale est toujours sous la douche. Elle ouvre le sac et le fouille sans aucun scrupule. Autant savoir à qui elle a à faire. Au milieu du bordel ambiant – pas si maniaque que ça, finalement – elle tombe sur un passeport tout neuf. Elle l'ouvre lentement. Elle a peur de ce qu'elle va voir, elle a peur de voir le visage de celle qu'elle n'a vue que de loin, elle a peur de trouver la réponse qu'elle cherche dans la beauté d'une femme parfaite, elle a peur de comprendre qu'elle n'a aucune chance contre une telle créature. Elle a peur de se dire qu'il a peut-être raison et, ce-faisant, de légitimer son adultère et ses pulsions...

La photo lui brûle les doigts, sa gorge se serre et les larmes affluent à nouveau. Elle est plus que belle, elle est... Elle ne trouve pas les mots, coincés entre la douleur et l'admiration. Elle est tout ce qu'un homme doit sûrement chercher chez une femme. Au-delà de son visage parfait, c'est son regard qui trouble Rebecca. Car elle sait tout de suite que cette femme est redouta-

blement intelligente. Sans compter qu'elle ne porte sur elle aucune trace de malice ou de méchanceté. Rebecca l'imagine aisément porte-parole d'une association caritative. Qui ne donnerait pas son argent et son temps devant un sourire aussi désarmant ? Son homme, en tout cas, est prêt à tout lui donner. Jusqu'à son couple !

Elle lève la tête et croise son reflet dans le miroir. Comment peut-elle lutter ? Avec ce visage rouge de colère, déformé par la tristesse, usé par les années, miné par la fatigue et les soucis ? Miroir, mon beau miroir... tais-toi où je t'explose ! Avant que j'en fasse de même avec l'autre ! Car il n'y a pas d'autre solution. Aucune discussion possible, aucune chance de la ramener à la raison, ni d'espérer mettre un terme à l'envoûtement. Aveuglée par le voile de rage qui est tombé sur son univers, Rebecca ne voit d'autre solution pour éviter toute nouvelle tentation que de défigurer cette beauté fatale qui est sur le point d'anéantir son couple.

Une enveloppe qui dépasse du sac attire son attention. Un billet. Un billet d'avion. Elle croyait être arrivée au bout de ses surprises, de ses peines, de ses déceptions. Erreur, l'ascenseur émotionnel n'a pas fini de descendre. Elle l'ouvre de ses mains tremblantes. Paris - Los Angeles ! Le voyage qu'ils ont prévu de faire depuis tant d'années. Le voyage de noces qu'ils n'ont jamais pu faire, manque de temps, manque de moyens... et qu'ils devaient effectuer dans quelques mois. Côte ouest - Côte est, la traversée des États-Unis en voiture... Un rêve qu'il a depuis qu'il est adolescent. Un rêve qu'il lui a communiqué ! Qui ne va jamais se réaliser. Pas avec elle, du moins.

Des milliers de voix viennent se percuter dans son esprit... il part pour les States... il va partir avec elle... il va te quitter... tu ne le reverras jamais... tu vas rester là, seule... Non, gémit-elle en larmes, non... il ne peut pas me faire ça... sans lui je ne suis plus rien... je ne peux pas...

Noyée dans son désespoir, elle n'a pas entendu l'eau s'arrêter de couler, elle n'a pas entendu la porte de la salle de bain s'ouvrir, elle n'a pas entendu le cri de surprise...

- Qu'est-ce que vous faites là ?!!

Rebecca revient sur terre après un atterrissage particulièrement douloureux. Elle regarde autour d'elle, les yeux embués de larmes, comme si elle ne comprenait pas ce qu'elle faisait là, dans cette chambre, dans ce décor inconnu. Elle regarde le billet d'avion dans ses mains, le passeport posé sur la table... Qu'est-ce que...

Et puis elle remarque enfin l'autre, cheveux mouillés, serviette enroulée sur la poitrine, les yeux exorbités. Et se jette sur elle comme une furie. Lui tombe dessus, les mains en avant cherchant directement le cou. Une puissance insoupçonnée, incontrôlable, irrésistible, contre laquelle l'autre ne peut rien faire. Les doigts s'enfoncent dans la peau, le genou dans le ventre... Leurs regards se croisent pour la première et la dernière fois. Chacune peut y lire l'incompréhension et la peur de l'autre.

Un téléphone qui vibre sur la table extirpe Rebecca de l'état de transe qui l'habitait. Elle lâche la jeune femme comme si son cou venait de lui brûler les doigts, fixe ses yeux ouverts d'un air désolé. Le regard de l'autre s'est éteint. Définitivement. Hors d'état de nuire.

Il ouvre la fenêtre. Malgré le froid qui règne à l'extérieur et qui s'engouffre maintenant dans l'habitable, il se sent bien. Il jette un oeil au bouquet de roses posé sur le siège passager. Un coup de klaxon rageur le sort brutalement de sa rêverie. Il lève la main pour s'excuser et s'engage sur le boulevard. Un regard dans le rétroviseur lui renvoie son sourire béat. S'il s'était attendu à ça, à son âge... Leur vie était toute tracée, leur couple semblait suivre son cours, paisiblement, sans encombre, un bonheur largement satisfaisant. Et puis le sort qui s'en mêle et qui jette les gens les uns contre les autres, par pur amusement. Et tout change brusquement...

Il pense à Rebecca. Comment va-t-elle prendre les choses ? Il ne lui a jamais rien caché jusque-là. Comment va-t-il pouvoir lui annoncer ? Il jette un nouveau regard vers les roses, espère qu'elles l'aideront dans sa démarche. Dites-le avec des fleurs...

Sous le bouquet dépasse un billet d'avion. Paris - Los Angeles.

Il est impatient de monter dans l'avion, de réaliser son rêve. Depuis le temps... jamais il n'aurait cru y aller dans ces conditions.

Il se gare devant leur pavillon, les mains tremblantes. Elle va rentrer bientôt, il a le temps de prendre une douche. Il ferme les yeux et se répète le discours qu'il a prévu de formuler.

Il regardera sa montre, commencera au moment prévu. Tout doit être parfaitement synchronisé, pas le droit à l'erreur. Et l'heure venue, il se lancera...

- Ma chérie, je dois t'avouer quelque chose. Il y a une femme dont je ne t'ai jamais parlée. Une relation que j'ai eue dans mon passé, avant que je te rencontre. Je n'ai jamais jugé nécessaire de t'en parler parce que c'était une relation difficile, une expérience douloureuse sur laquelle je voulais tirer un trait. Si je t'en parle aujourd'hui, c'est parce que mon passé m'a retrouvé.

Il regardera sa montre, jouera de l'effet de surprise... on sonnera à la porte. Il se lèvera en silence, ira ouvrir, et reviendra dans le salon au bras d'une splendide jeune femme...

- Rebecca, je te présente Léa. Ma fille, dont je viens d'apprendre l'existence. Elle habite Los Angeles et nous invite pour deux semaines. On part en voyage de noces !

Il s'imagine déjà sa réaction. La surprise, d'abord, puis la joie. Il lui tarde de voir sa tête...

Il attrape son portable, compose le nouveau numéro qui vient de rejoindre son répertoire, tombe après quelques sonneries sur le répondeur...

- Léa, c'est ton père, tu dois être encore sous la douche... t'as intérêt à être là à dix-neuf heures précises, sinon tu fous tout mon effet en l'air ! Il me tarde que tu rencontres Rebecca, c'est la plus merveilleuse des femmes, tu vas l'adorer... allez je t'embrasse, à tout à l'heure...

## 8 - LA BOÎTE À GUERRE

FABRICE BRIARD

Comme j'aimais venir ici en vacances. Ces parenthèses enchantées entre deux sessions scolaires ne me dépaysaient pas bien sûr car la maison de ma grand-mère maternelle, n'était située qu'à trente minutes de celle où nous vivions avec Papa et Maman. En revanche je devais m'adapter à un mode de vie plus rude, plus précaire, plus essentiel. Il n'y avait pas de superflu chez Mamie. Les velléités de luxe culpabilisantes se manifestaient généralement que les soirs d'Intervilles.

Au moment qu'elle jugeait opportun, Mamie se levait et abandonnait quelques secondes Jean- Pierre Foucault et Fabrice pour se diriger vers les portes blanches du buffet afin d'en saisir une boîte en fer dans laquelle elle extrayait une demi plaque de chocolat au lait à nous partager. Nous poursuivions les facéties des vachettes enragées, nos papilles actives, en mastiquant à la recherche des noisettes dont le chocolat était truffé.

La fameuse boîte en fer m'avait toujours intrigué. Elle était d'un vert passé avec des inscriptions en anglais. Je savais qu'elle était une relique du débarquement de Normandie que Mamie avait conservée et provenait des américains. J'avais douze ans quand je l'avais interrogée au sujet de cette boîte pendant le générique de fin d'Intervilles ; Saint-Raphaël avait gagnée...

« Dis Mamie, pourquoi tu gardes cette boîte depuis si longtemps ? Elle est vieille !

- Oh la la oui mais tu sais...cette boîte...sans les américains tu sais, on aurait pas mangé grand chose ! On était en pleine zone de combat ici avec tes arrières grands-parents ! On avait pas bougé !

- Tu boites à cause de ça ?

- C'est arrivé une semaine après le six juin ! Comme j'étais la plus grande de mes frères et soeurs, c'est à moi que revenait le devoir d'aller chercher de l'eau avec un bidon au lavoir tout au bout du

chemin. Au retour j'ai vu les Allemands qui refluaient et qui s'installaient derrière les haies du potager pour résister aux américains ! Surprise de voir ça, j'ai arrêté de courir et paf, une balle perdue dans le mollet... Mais ta mère ne t'a jamais raconté ça ?

- Si, mais j'aime mieux quand c'est toi Mamie et Maman dit qu'elle ne connaît pas la suite.

- Ah la suite... ? La suite c'est qu'il faut aller se coucher, aller hop ! » disait-elle souriante en tapotant ma nuque.

Tout le monde dans la famille connaissait cette épopée et le débat était chaque fois relancé quant à la nationalité de cette balle qui avait traversé le mollet de ma grand-mère. Balle américaine ? Balle allemande ? Les combats étaient tels et confus qu'il n'y aura jamais de réponse à cette question.

Au moment d'éteindre la lampe de chevet de notre chambre et nous endormir, je demandais :

- Tu avais quel âge Mamie pour ta jambe ?

- Dix huit ans...

- Tu connaissais Papy ?

- A peine ! On se fréquentait surtout dans les fêtes de famille. On se faisait plein de promesses de projets jusqu'en 40, puis il est parti avec les gars du village pour combattre les allemands et s'est retrouvé prisonnier de guerre en Allemagne ! Pour les travaux de ferme, on avait l'air fin sans tous ces loustics... !

- Les allemands, ils étaient gentils ?

- Pas tous non !

- Et les américains ?

- Pas tous non plus, non... Allez on dort maintenant petit inquisiteur ! Bonne nuit ! »

Ce n'était pas des vers qu'il fallait tirer du nez de Mamie, mais des scolopendres, pensais-je alors.

Dix ans plus tard, les choses en étaient au même point vis a vis de

l'histoire de ma grand-mère et j'eus l'occasion de repasser quelques jours chez elle, un peu comme autrefois. Elle avait proposé de m'embaucher, comme elle disait, pour effectuer un rafraîchissement de toutes ses fenêtres : réfection du mastic et peinture pastel tendance lavande ! Le deuxième jour de mes travaux, j'observais de l'étage le véhicule de la factrice qui s'arrêtait à hauteur du portail comme d'habitude. Elle semblait heureuse d'apporter une lettre avec un beau timbre étranger de collection à Mamie puis repartit réaliser le reste de sa tournée.

Tout en peinturlurant, je réalisais qu'un étrange silence s'était installé. Je descendis voir si tout allait bien et c'est ainsi que je trouvais Mamie à terre, recroquevillée, qui sanglotait la fameuse lettre à la main contre sa poitrine. Mais le plus étrange était la présence de sa boîte verte dans son autre main ! Je ne comprenais pas ce que je voyais ! Cela dit, je m'enquis de son état et tentais de la consoler tout en l'interrogeant sur la raison de son effondrement. Elle se reprit et minimisait la scène et m'assurait qu'elle allait bien. J'en doutais car elle tenait des propos incohérents. Tandis que je l'asseyais sur une chaise confortable, elle répétait en boucle :  
- ... Faut toujours dire merci, t'entends ? Toujours merci... ! On aurait crevé de faim ...

On avait honte, mais on aurait crevé de faim ! Et le bandage ! Et le bandage ! Le bandage, et... »

Au quatrième bandage, j'avais appelé son médecin. Verdict : repos obligatoire et immédiat qu'elle observa. Elle s'allongea dans son lit avec mon aide sans jamais desserrer la main de sa lettre. Elle y tenait manifestement beaucoup à son timbre de collection pensais-je. J'avais fermé sa porte et m'étais rué sur le téléphone pour prévenir ma mère en lui décrivant la situation et notamment cette histoire de timbre, de boîte, de faim, de bandage, etc. Ma mère vint quelques minutes plus tard, s'enquérir de l'état de ma grand-mère qui, à mon grand étonnement, était dépourvu de sa fameuse lettre.

Quel rapport pouvait-il y avoir entre ce courrier et sa logorrhée qui s'en était suivi ? Et y en avait-il un ?

Ça m'intriguait considérablement. La clef de compréhension se

trouve indubitablement dans l'épisode de guerre qu'elle racontait sans jamais l'étoffer et en coupant court. Cependant me lancer dans une enquête était peine perdue car aucun témoin de cet épisode vivait encore et aucun journal ne fut tenu. L'ultime détail que ma grand mère avait partagé, était que six jours après l'impact de balle dans sa jambe, les américains avaient pris une photo d'un de leurs « Medic », en train de changer son bandage. La photo existe c'est un fait. Alors pourquoi parlait-elle de honte et de crever de faim ? Les américains étaient bien accueillis, plutôt bien achalandés question victuailles et avaient l'habitude de nourrir la population. C'était la guerre, pas de culpabilité à avoir en tant que victime civile.

Il viendra un jour où Mamie sera peut-être plus prolix.

Il y avait eu pas mal de monde aux obsèques de Mamie. Quelques jours plus tard dans sa maison, je constatais que j'avais fait du bon travail lorsque j'avais repeint ses fenêtres car neuf ans plus tard, rien n'avait bougé ; pas un craquement !

Maman et ses soeurs avaient déjà fait le tri dans les affaires de Mamie et s'étaient partagées ses restes de vie. C'était lugubre d'être seul à flâner dans sa maison. A l'étage ses armoires étaient toujours présentes ; à l'intérieur subsistaient juste quelques objets éparses qui n'avaient pas trouver preneur. Les tiroirs étaient vides, il ne restait qu'une couche de journal sur le fond empêchant d'éventuelles chutes de menus objets entre les planches d'origine mal ajustées. La date du journal me rend curieux et m'amuse car il est quand même question de SFIO dans un article ! Le bout de journal retiré couvrait une enveloppe beige, datée de 2015, complètement froissée. Un beau timbre sur lequel je lisais : 100 Jahre Berlins Dom Deutschland.

J'étais envahi par une étrange sensation de déni de compréhension. Je bouillais de curiosité et ne résistais pas à la tentation d'ouvrir ! A l'intérieur plusieurs pages et une petite note rédigée par une madame Frieda Preikschat dans un français approximatif, indiquait que les pages qui suivaient, étaient écrites de la main de son père défunt : Tobias Preikschat.



Cette note précisait que l'adresse de Mamie avait été le sujet d'une véritable enquête et que le doute n'était plus permis ; une bonne lecture était souhaitée. Le reste du courrier est rédigé en allemand et il m'était impossible d'en lire d'avantage. J'y passerais le temps qu'il faut mais je dois traduire. Je déchiffrais cet intrigant manuscrit tant bien que mal et tapais le texte dans une application de traduction de mon smartphone. Je transpirais d'émotion au fur et à mesure et n'en croyais pas mes yeux ! Une fois la traduction terminée, je m'effondrais de tristesse. Tout était clair à présent.

Cette lettre au fameux timbre de collection fut celle que Mamie avait reçue le jour où je l'avais découverte assise par terre à délirer avec sa boîte verte. Elle avait sans doute reconnu le nom Preikschat qui fit instantanément remonter les souvenirs à la surface.

Tobias Preikschat avait une vingtaine d'années en 1944, quand il avait reflué avec quelques hommes jusque dans le potager de la maison pour tenter de stopper l'avance des américains. Une tempête de balles de tout calibre s'était abattue sur les environs et les allemands prirent le dessus sur les américains qui battirent en retraite. C'est pendant cette accalmie que Tobias trouva Mamie allongée au milieu du chemin, flanquée de son bidon renversé et la jambe en sang. Le fait qu'il fut infirmier fut un don du ciel car il opéra Mamie dans le cellier sur une porte déposée pour l'occasion et lui appliqua un beau bandage. Il indiquait dans son récit sa pitié de voir Mamie et sa famille si maigres. C'est alors qu'avec son groupe, qui n'avait rien à se mettre sous la dent non plus, il organisa une sorte de mission commando afin de subtiliser des victuailles aux américains. Ils revinrent chargés de boîtes de conserve vertes prélevées sur les « amerikan kaputt ». Tous, chez Mamie s'en délectèrent en rationnant le tout en plusieurs jours.

Tout en repoussant les assauts d'une poignée d'américains obstinés, Tobias et les siens furent leur maximum pour apporter un relatif enchantement dans ce chaos. Lui même s'impliquait dans la guérison de la jambe de ma grand mère. Ils passèrent du temps ensemble ; six jours au total. Mamie avait même indiqué d'une croix l'endroit où ils étaient sur la carte militaire de Tobias.

Un déluge de feu eut raison de cette paix éphémère. Les américains en surnombre prirent la maison d'assaut, tuant dans l'action tous les camarades de Tobias qui embrassa Mamie dans le cellier avant d'être contraint de se rendre et lui abandonna une ultime boîte de ration verte. Tobias fut salement rudoyé par les américains furieux de voir des boîtes de leurs rations vides dans la cour. Un des leurs tira sur Tobias le touchant au bas du dos. Vivant malgré tout, il fut jeté plus tard dans un camion et emmené. Avant de perdre connaissance, Tobias indique qu'il a vu des américains prendre une photo d'un infirmier occupé à changer le bandage de Mamie.

Après la guerre, Tobias Preikschat n'a jamais pu remarquer à cause de sa blessure dans le dos. Dans un livre comportant des photos d'archives, Tobias reconnut le fameux cliché pris par les américains et fut obsédé de revoir un jour Mamie sans jamais faire quoi que ce soit pour. Les allemands furent très discrets dans les années qui suivirent au sujet de la guerre et il craignait manifestement d'attirer des désagréments à Mamie.

Il affirmait dans son récit qu'il avait conservé sa carte d'état major marquée d'une petite croix en plein bocage normand situant la maison de Mamie parmi des inscriptions de positions allemandes et US. Il indiquait être très malade et voyait sa fin proche. Il écrivait que son récit parviendra peut-être à Mamie un jour sans même savoir si elle vivait à la rédaction de celui-ci.

Mamie avait laissé les vainqueurs et la famille se charger de son roman historique : les américains avaient libéré son village et avaient prodigué les soins nécessaires à sa blessure occasionnée par les barbares allemands. C'est le coeur meurtri, sans doute, que Mamie avait bien gardé son secret et ainsi conservé sa boîte de ration devenue corne d'abondance en chocolat. Boîte qui brisait ma faim d'enfant en vacances comme elle avait brisé la sienne pendant la guerre.

Je l'imaginai cacher ce courrier sous le morceau de journal du tiroir juste avant que ma mère entre dans sa chambre le jour où je l'avertis de ce qui arrivait. C'est en réintégrant le courrier

dans son enveloppe que je découvris alors, une petite photo en noir et blanc d'un jeune officier allemand, portant beau son calot, dont le verso comportait l'inscription suivante: Tobias Ludwig Preikschat, 1941, Frankreich.

Je quittais la chambre muni du courrier, descendis dans la cuisine et ouvris la porte du buffet.

J'y trouvais la boîte verte, me saisis du dernier carré de chocolat pour le manger et inséra le courrier de Preikschat à l'intérieur. Avant de quitter la maison, je décidais de passer un moment dans le cellier avec la boîte et me surpris à bredouiller un chevrotant : « Merci. »

## 8 - LA RÉVÉLATION

BERNARD MARISGNY

- Grand-mère, me permettriez-vous une question ?

L'ancêtre leva le nez de son journal paroissial et regarda sa petite-fille avec beaucoup de tendresse. Elle adorait cette enfant qui s'adressait toujours à elle avec élégance et la plus extrême courtoisie.

- Que veux-tu, mon enfant ? demanda la vieille dame.

- Voilà, Grand-mère, pourriez-vous me dire ce qu'est un secret de famille ?

- Mon Dieu ! fit la vieille dame. Tu es bien jeune pour poser ce genre de question. Et d'où te vient cette curiosité ?

- Papa disait dernièrement que dans toute bonne famille il y a des secrets de famille.

Alors je voulais savoir.

- Ton père aurait bien fait de parler d'autre chose et d'éviter ce genre de propos devant toi.

- Pourquoi Grand-mère ? Ne sommes nous pas une « toute bonne famille » ?

- Nous sommes et avons toujours été une « bonne famille » avec des principes moraux et religieux qui ont guidé à tout moment notre conduite. Et j'en suis fière, ma petite Zoé.

- Donc, si je reprends votre raisonnement : puisque nous sommes une « toute bonne famille », nous avons donc nécessairement des secrets de famille ?

- Mon enfant, ton père est un champion de la déduction logique. Mais là, il dit n'importe quoi. Ce terme de secret de famille n'a strictement aucun sens et surtout aucune raison d'être en ce qui nous concerne ! Je te prie de me croire.

Zoé hésita un instant. Elle sentait son aïeule assez mal à l'aise dans sa réponse. Elle ne voulut pas aller plus loin. Elle se leva, embrassa la vieille dame et quitta la pièce.

Ce jour là il pleuvait. Les cousines jouaient à la dinette dans leur chambre. Il n'était pas question pour Zoé de se joindre à elles. Elle avait filé au salon, avait sorti de la bibliothèque l'album de photos, s'était installée sur le canapé et s'était plongée avec délice dans le passé familial, non pas pour y chercher ses racines, comme le lui recommandait souvent la tradition, mais simplement parce que tous ces personnages figés pour l'éternité, ces inconnus souvent en uniforme d'une autre époque, l'amusaient.

- Je vois ma Chérie, que tu t'intéresses à la famille, avait dit l'aïeule, en entrant dans la pièce. J'en suis heureuse.

- L'ennui c'est que je ne connais pas ces gens. On aurait bien fait d'écrire qui ils étaient, avait fait remarquer Zoé.

- Si tu me fais une petite place, je peux t'aider, avait dit la vieille dame en s'asseyant d'autorité à côté d'elle.

Et serrées l'une contre l'autre, elles avaient feuilleté l'histoire.

Zoé s'arrêta sur la photo d'un soldat casqué et moustachu qui arborait une superbe médaille.

- C'est ton arrière grand-père en 1917. Il venait juste d'être décoré de la médaille militaire. Il reviendra de la guerre avec d'autres médailles et aussi une jambe en moins, mais vivant.

- Et là, sur cette photo, indiqua Zoé, c'est écrit « Alice en 1934 ». Je suppose que la petite fille c'est vous? Mais le garçon, c'est qui ?

- Effectivement, c'est moi, j'avais deux ans. A côté c'est l'oncle Paul, mon frère.

Ayant dit cela, elle s'empressa de tourner quelques pages et s'arrêta sur 1962.

- Ici, c'est moi avec Papa et Maman, fit Zoé pour rompre le silence. Ce devait être au Lavandou. Je commençais à peine à marcher.

Elles continuèrent de concert à tourner les pages et les années.

Elles rencontrèrent ainsi des aïeux, des tantes disparues, des cousins vaguement germains, des cousines oubliées.

- Une chose m'étonne, Grand-mère. Pourquoi n'y a-t-il pas plus de photos de vous et de l'oncle Paul. Vous n'avez qu'une seule photo de lui ?

- C'est vrai, je n'en ai qu'une, reconnut la vieille dame après une hésitation. C'est normal. J'avais onze ans quand il est mort à la fin de la guerre.

- Et il y a son nom sur le monument aux morts du village ? demanda Zoé.

- Non. On n'a jamais retrouvé son corps. C'est pour ça. Officiellement il n'est pas considéré comme mort....

Zoé regarda sa grand-mère et lui trouva un air bizarre.

- La pluie s'est arrêtée. Zoé, tu devrais sortir un peu, ça te ferait du bien.

La vieille dame ferma alors l'album de photos et le rangea dans la bibliothèque.

Après avoir frappé, Zoé était entrée dans le bureau de son père. Il ne semblait pas trop occupé. Elle avait bien choisi son moment.

- Excusez-moi, Papa, je ne vous dérangerai pas longtemps, mais je voudrais savoir : lorsqu'un militaire appartient à la Légion, il porte bien un képi blanc ?

- En principe oui, répondit-il. Pourquoi me poses-tu cette question ?

Elle lui tendit alors la coupure de journal et les photos qu'elle avait en main et qui montraient toutes un soldat, au garde-à-vous, tenant fièrement un étendard. Quelqu'un avait rajouté au crayon « Paul 1944 ». Son père la regarda.

- Où as-tu trouvé ça ?

- Hier, dans une malle du grenier. Mamy m'a dit qu'elle n'avait qu'une seule photo de l'oncle Paul. Croyez-vous qu'elle serait contente si je lui apportais celle-ci ? Celle-ci ou une autre, peu importe.

Car j'en ai trouvé tout un paquet. Sur certaines on le voit en uniforme noir avec un béret.

- Assieds-toi, Zoé ! dit-il doucement. Tu viens, ma Chérie de mettre le doigt sur un secret de famille, sur « LE » secret de notre famille. Ce secret c'est quelque chose que l'on cache, que l'on tait, c'est quelque chose d'inavouable tant on en a honte. Je vais t'expliquer.

Mais jure-moi de n'en jamais rien dire à Mamy. Cela lui ferait beaucoup trop de peine.

Zoé jura et écouta son père :

- Ces photos montrent bien en effet l'oncle Paul. Mais si tu regardes attentivement, tu remarqueras qu'il ne porte pas un uniforme français, mais allemand et que sur l'étendard on lit « Légion des Volontaires Français ». Et ce n'est pas du tout la Légion Etrangère avec le képi blanc à laquelle tu faisais allusion. Pendant la guerre, en 1942, l'oncle Paul a hélas choisi le camp des Allemands. Il a d'abord été milicien. C'est la raison pour laquelle tu le vois ici en uniforme noir. A ce titre il a pourchassé des juifs, traqué et arrêté des résistants et fait pas mal de saloperies. Puis il a combattu avec les Allemands sous l'uniforme des SS. Pour tout te dire, l'oncle Paul n'est pas mort glorieusement les armes à la main en défendant son pays, comme l'aurait tant souhaité Mamy. En 1945, à la libération, il a été collé contre un mur et fusillé par les résistants. On ne sait même pas où il a été enterré. C'est peut être beaucoup mieux ainsi.

Il y eut un long silence. Zoé commençait à réaliser.

- C'est pour ça que grand-mère n'en a jamais parlé ? C'est ça un secret de famille ?

- Mets-toi à sa place. Avoir un frère milicien a été pour elle et toute sa famille un crèvecoeur, une honte de tous les instants. Tout le village connaissait l'oncle Paul et à cause de lui, même si ton arrière grand-père était un héros de Verdun, on a rangé toute la famille dans le clan des salopards. Ça a été très dur pour tes grands-parents.

- Mais vous, Papa, vous connaissiez ces photos ? demanda Zoé.
- Je les ai découvertes, comme toi, un jour en cherchant quelque chose au grenier.

C'était bien longtemps après mon mariage avec ta maman. J'ignorais tout de cet épisode. Comme toi, j'ai voulu savoir. Alors, c'est elle qui m'a révélé le secret de sa famille. J'ai compris pourquoi devant ma belle-mère on ne parlait jamais de l'oncle Paul. Pourquoi il ne fallait jamais y faire allusion. On devait une fois pour toutes oublier ce passé douloureux. Mais tu vois, les secrets de famille ont la vie dure. Mais même quand ils sont bien gardés, ils arrivent toujours à remonter à la surface. Surtout lorsqu'une petite curieuse se met à gratter dans le passé !

Il prit alors sa fille dans ses bras et l'embrassa.

Il savait qu'à son tour, elle ne révélerait jamais rien.



## 10 - SECRET DE FILLES

JEAN-LUC GUARDIA

*Dans mon grenier il y a  
de la poussière et des rats  
Une lucarne, un vasistas  
pour s'évader sur le toits...  
(Comptine enfantine du pays cévenol)*

Il ne supportait pas le bruit. Il n'arrêtait pas de le lui répéter à longueur de journée :

- Parle moins fort !... Ne crie pas... Mets tes écouteurs lorsque tu écoutes ta musique de débiles... Baisse le son, combien de fois il faudra que je te le dise ! Baisse le SON !!

Alors elle avait pris l'habitude de monter au grenier. Sans se soucier de la poussière ou des toiles d'araignées qui traînaient là. Elle s'était aménagée un petit espace près de la lucarne d'où l'on pouvait voir la mer, avec un grand fauteuil, une petite table, ses livres préférés et un vieux poste de radio qui étrangement fonctionnait encore. Il suffisait de l'alimenter en piles.

C'était son coin secret, sa cachette, son refuge.

Elle rêvait aussi parfois que c'était son quartier général, sa tour de contrôle à partir de laquelle elle pourrait agir, faire pression sur toute la maison. Dénoncer les injustices, la violence, la bêtise, remettre les choses d'aplomb, dans le bon sens, afin que tout aille pour le mieux dans le meilleur des mondes. Une Batman interne au foyer en quelque sorte...

Plusieurs fois, elle avait essayé d'écrire un petit texte pour tenter de trouver une solution au big problème N° 1 :

« Pourriez-vous m'aider s'il vous plait ? Je m'appelle Marie Gauthier. Je vais avoir 10 ans. Mon beau-père est violent et incapable de se maîtriser. Lorsqu'il boit et oublie de prendre ses médicaments, il dit des méchancetés et frappe ma mère... Il lui arrive de me donner des gifles aussi si je fais trop de bruit ou si je ne fais pas ce qu'il dit. Vous avez sûrement beaucoup de cas bien plus graves à régler mais... »

Une de ses camarades de classe lui avait parlé d'un numéro vert où on pouvait appeler et Monsieur Ménard, leur instituteur, l'avait signalé aussi à l'occasion d'un exposé, mais elle n'avait pas trop compris comment faire la démarche. Elle n'avait pas de téléphone portable et tous les écrans étaient interdits à la maison.

Elle avait aussi pensé envoyer une lettre à l'oncle Arnaud. Ce n'était pas son oncle à proprement parler, mais le meilleur ami de sa mère, peut-être son seul ami. Une fois, quand le beau-père de Marie s'était montré particulièrement odieux, elles avaient fait leurs paquets toutes les deux et étaient allées se réfugier tout un été dans la maison de l'oncle Arnaud dans les Cévennes. Il occupait là-bas un poste de garde forestier. Cela avait été des vacances inoubliables en pleine nature, sans la moindre contrainte ni le moindre interdit. Jusqu'à ce qu'une discussion tourne mal entre les deux adultes, à propos d'argent surtout, et deux jours après, elles étaient retournées dans la grande maison en bord de Méditerranée.

Ce soir là, quand elle descendit pour le dîner, elle trouva l'ambiance aussi mauvaise et aussi triste que d'habitude. Sa mère ne desserra pas les dents de tout le repas et son beau père, en un monologue que personne n'écoutait, proféra les pires vilénies sur l'équipe de bras cassés qui travaillait dans son entreprise. La bouteille de Beaujolais se vida en un temps record.

Sitôt le dessert terminé, Marie prétextait une leçon à réviser pour remonter tout de suite dans sa chambre. Elle resta une bonne heure, allongée sur le lit, à lire et à siffler en rythme avec le grillon qui avait élu domicile sur le rebord de sa fenêtre.

En traversant le couloir pour aller se laver les dents, elle ne put s'empêcher d'écouter ce qui se disait en bas. Deux lignes mélodiques bien différentes : l'air saccadé et agressif émis par la voix gutturale de son beau père et le contrepoint tout en nuances apaisantes des courtes réponses maternelles.

- ... pure invention, disait sa mère. Demain, à jeun, tu regretteras d'avoir parlé ainsi.

- Toujours à te plaindre ! Tu crois que je ne sais pas ce que tu fais ? Qui tu rencontres derrière mon dos ?

- Tu dérailles, Jacques. Ce sont de fausses accusations.

- Faut pas que tu t'étonnes si tu prends des coups. Ils sont toujours mérités. Et tu aimes ça au fond, ça t'arrange, tu peux jouer les martyres auprès de tes amis...

Marie entendit sa mère pousser un cri, puis un gémissement plaintif. Elle se précipita au bord de la rampe, en haut de l'escalier.

- Arrêtez ! cria-t-elle. Arrêtez !

Il s'avança jusqu'au bas des marches. Ses joues flasques étaient toute rouges, ses cheveux en pétard et ses yeux embrumés par l'alcool.

- Mademoiselle « je m'occupe de tout » n'est pas encore couchée ? Combien de fois est-ce qu'il faudra te dire de ne pas crier dans ma maison !

- Laisse-la tranquille ! Laisse ma mère tranquille !

Il posa le pied sur la première marche comme s'il voulait faire croire qu'il allait monter quatre à quatre se faire respecter puis éclata de rire en voyant l'enfant, affolée, courir se réfugier dans sa chambre.

Marie claqua la porte et se jeta sur son lit, le coeur battant, les larmes au bord des yeux.

- Un jour, il regrettera tout ça, murmura-t-elle. Il regrettera amèrement mais ce sera trop tard !

Elle venait de trouver là un sujet intéressant de rêverie pour s'endormir. Par quel moyen arriver à se venger d'un malfaisant incapable de se maîtriser, prompt à se mettre dans des colères noires sans raison... Quel scénario imaginer pour le punir et l'empêcher de nuire... Toutes ces paroles blessantes, tous ces gestes agressifs, toute cette violence qu'il montrait de plus en plus souvent, comme s'il prenait un malin plaisir à faire du mal, à faire souffrir, qui savait comment ça pouvait finir ! Avec ce genre d'in-

dividu, un jour ou l'autre, il fallait s'attendre au pire.

Un accident est si vite arrivé ! Elle se mit à imaginer la scène. Sa mère en noir sanglotant devant le petit cercueil. Ses camarades de classe tous présents, pleurant et reniflant, accompagnés par Monsieur Ménard. Et surtout, Jacques Maresquier, son beau-père, répétant sans fin son mea culpa comme un mantra expiatoire :

« Qu'ai-je fait ? Mon Dieu, qu'ai-je fait ? Je ne voulais pas cela, Marie... C'est ma faute ! Tout est de ma faute... »

Elle fit défiler et se croiser longtemps ce genre d'images tragiques dans sa tête. Elle finit par s'endormir en pensant « Il se repentira, oui... Il regrettera d'avoir été si mauvais, si méchant ! »

Et au matin, l'idée était là, dans sa tête. Fruit de ses rêveries troubles. Une nuit, il suffirait qu'elle passe une nuit dehors et tout pourrait basculer. Un plan d'une simplicité étonnante !

On était mercredi. Le ciel était gris et la température plutôt basse pour la saison. Elle passa la matinée au grenier à imaginer de courts messages dans lesquels elle avertissait le monde des menaces et du danger qui pesaient sur elle et sur sa mère. Celui où elle accusait plus directement son beau-père lui parut le mieux rédigé et le plus empreint d'intensité dramatique, une expression qu'utilisait souvent Monsieur Ménard dans les exercices de rédaction. Elle était très contente aussi d'avoir trouvé l'image, la comparaison avec le petit chat.

*Mon beau-père me déteste. Il est toujours après moi sous prétexte que je fais trop de bruit. Il n'arrête pas de dire qu'un jour il me jettera à la mer comme on se débarrasse d'un petit chat et tout le monde croira que je me suis noyée. J'espère qu'il ne le fera pas mais quelquefois il me fait peur. Surtout quand il est violent avec ma mère...*

En fin d'après-midi, elle posa le texte choisi bien en évidence sur le bureau de sa chambre et s'habilla chaudement. Elle descendit sur la pointe des pieds pour ne pas attirer l'attention de son beau-père qui était sensé veiller sur elle ce jour-là. Il lisait une revue dans le salon, verre et bouteille de whisky à très courte portée de main.

Dans son petit sac à dos où elle avait déjà rangé sa lampe torche, elle enfourna deux paquets de gâteaux et une bouteille d'eau. Elle sortit dans le jardin par la porte de derrière, direction la plage où elle allait souvent se baigner l'été, celle au fond de la petite crique où il fallait emprunter l'escalier étroit creusé dans le roc, à flanc de falaise.

Quand elle fut sur le sable, elle vérifia que personne ne pouvait la voir. Elle enleva ses chaussures, retroussa les jambes de son jean et entra dans la mer jusqu'aux genoux. L'eau était glacée. Elle enleva sa casquette qu'elle lança sur l'eau où elle se mit à flotter comme la coque d'un petit bateau oscillant au gré du vent. Son écharpe ensuite. Sa doudoune, elle la jeta aussi loin qu'elle put.

A l'instant où une vague déferla sur son corps, elle fit un bond en arrière. C'était comme si d'affreuses mains aux doigts glacés et crochus l'avaient saisie aux cuisses. C'était horrible.

Elle fit prestement demi-tour, remit ses chaussures et s'enfuit loin de la menace qu'était la mer en hiver.

Elle attendit un moment devant la médiathèque, guettant par la fenêtre l'instant où la bibliothécaire quitterait son bureau à l'accueil pour aller conseiller quelqu'un sur un choix de lecture ou pour replacer des livres rendus.

Quand la voie fut libre, elle monta directement à l'étage et s'installa confortablement dans le coin enfants sur une bergère basse, au milieu de tous les coussins moelleux qui étaient disposés là. Elle se souvint des nombreuses fois où elle était venue avec sa mère quand elle n'était encore qu'en maternelle mais qu'elle voulait déjà à tout prix savoir lire.

« Martine a un accident » avait été abandonné sur le sol près du grand bac à revues réservé aux 5/8 ans. Elle prit le livre et remonta ses genoux contre sa poitrine. Elle se mit à lire. Il faisait chaud, elle était bien.

Un quart d'heure avant la fermeture, elle alla discrètement s'accroupir dans un recoin obscur, derrière un rayonnage où personne ne pouvait la voir.

Quand elle se retrouva seule, dans le noir et un profond silence, elle éprouva une grande joie et un plaisir jubilatoire. Elle l'avait fait ! Elle avait réussi à se laisser enfermer. Tout se déroulait exactement comme elle l'avait imaginé. Il serait facile d'expliquer pourquoi on ne l'avait pas vue lors de la dernière vérification avant la fermeture. Elle s'était tout simplement endormie sous les coussins...

Elle sortit du sac sa bouteille d'eau et de quoi manger. Il ne lui restait plus qu'à s'installer bien confortablement pour venir à bout de la nuit.

Elle se souvenait de ce film *Une nuit au musée* où tous les animaux, les personnages sortent des collections et sont affreusement vivants. S'agirait pas qu'il se passe la même chose, ici, passé minuit et que de sombres individus du rayon Polar ou d'ignobles monstres des mondes parallèles d'Heroic Fantasy prennent vie.

Par prudence, elle resta sagement dans le coin enfants, bien dissimulée sous son amoncellement de coussins.

C'est le bruit de l'aspirateur qui la réveilla au matin. Une dame de service de la mairie était en train d'aspirer la moquette au rez-de-chaussée. Le moment était venu de s'éclipser discrètement avant que la médiathèque ne soit ouverte au public.

Il pleuvait. Un crachin lourd que les bourrasques de vent venant de la mer projetaient sur les façades et sur les rares passants encapuchonnés dans leur kway.

Marie se hâta de rentrer en empruntant les petites ruelles où le vent avait plus de mal à s'engouffrer.

Un véhicule bleu marine de la gendarmerie était garé devant la maison.

Elle fit le tour, se glissa sous la clôture du jardin et se retrouva au sec dans la buanderie. Elle entrouvrit la porte qui donnait sur la cuisine, tendit l'oreille. Il y avait du monde en pleine discussion dans le salon.

- C'est absolument ridicule ! disait son beau-père. Je n'ai pas touché à cette petite idiote.

Une voix d'homme qu'elle ne connaissait pas demanda :

- On veut bien vous croire mais comment expliquez-vous le mot trouvé par votre femme dans sa chambre ? Et les vêtements que les gens ont ramassés sur la plage ? Sa casquette, son anorak, son écharpe... Vous les reconnaissez, je suppose ?

- Bien sûr, oui, ils appartiennent à Marie mais je vous jure que jamais...

- Il va falloir que vous veniez avec nous, Monsieur Maresquier.

- Mais je n'ai pas touché à cette gamine ! Dis-le leur, toi, ma chérie !! Tu me connais...

Marie mis ses mains sur ses oreilles pour ne plus entendre.

Quand ils l'eurent emmené, qu'il n'y eut plus aucun bruit dans la maison, elle ouvrit la porte.

- Maman, appela-t-elle doucement.

Sa mère, quand elle la vit trempée et grelottante, se précipita, la saisit dans ses bras, la serra fort, très fort.

- Tu m'étouffes, maman...

Elle la pressa de questions :

- J'ai eu si peur ! Tu vas bien ? Où étais-tu ? Que s'est-il passé ? Tu es toute mouillée ! Il t'a vraiment jetée à la mer ?

La fillette raconta la petite histoire qu'elle avait eu le temps, toute une nuit, de figoler dans les moindres détails. Ses idées noires, son coup de cafard, l'envie de se jeter à l'eau pour en finir et puis la nuit passée enfermée malencontreusement à la médiathèque où elle s'était réfugiée après avoir changé d'avis, la voie libre seulement au matin...

- J'ai cru que j'aurais le courage de nager loin, loin, vers le large. Pour ne plus souffrir, pour que tout s'arrête et que tout le monde croit qu'il m'avait noyée. Je le déteste ! Je le hais !

- Tais-toi, voyons, tais-toi dit sa mère en la serrant une nouvelle fois contre sa poitrine.

Elles restèrent un long moment ainsi enlacées puis :

- Viens avec moi. Tu as raison, ça a assez duré !

Elle l'emmena dans la chambre pour que l'enfant se change et mette des vêtements secs et chauds. Elles montèrent ensuite les marches jusqu'à la porte du grenier.

- Je sais que tu aimes bien être là. Au lieu d'aller à l'école, accepterais-tu d'y rester sans faire le moindre bruit ? D'y dormir aussi quelque temps ? Je vais t'apporter un matelas.

Les yeux de Marie s'arrondirent de surprise.

- Dans trois ou quatre jours ensuite, tu iras voir l'oncle Arnaud dans les Cévennes. Toute seule, avec le train. Il s'occupera de toi... Et plus tard, je viendrai te rejoindre.

Sa mère marqua une pause. Son visage s'était durci, toute trace de l'émotion qui l'avait bouleversée un peu plus tôt avait disparu.

- Tu es sûre que personne ne t'a vue quand tu as quitté la médiathèque ? Tu n'as croisé personne quand tu es revenue ici ?

- Non, maman. J'ai fait attention et avec la pluie, il n'y a pas grand monde dans les rues.

- Parfait, alors. Ce sera notre secret ! Il ne faudra pas en parler, à qui que ce soit...

Jamais. Un secret de filles ! Ultra-confidentiel...



## CONCOURS JEUNES

# ***Un jour mon tour viendra***

CATÉGORIE DE 13 À 16 ANS

1 - SOLEDAD

LUDIVINE HARDY

Soledad m'a toujours accompagnée, soutenue.

J'ai beau chercher, je n'ai jamais connu de meilleure amie de toute ma vie. C'est à peine si j'arrive à lui parler. Et pourtant ! Quand je la cherche, elle est toujours là pour moi.

Parfois, on me regarde bizarrement. Je n'ai jamais compris pourquoi. Les adultes justifient ces réactions en expliquant que je suis là depuis que j'ai deux ans : je n'ai jamais eu personne à qui me confier ! Suite à ces événements et malgré toutes leurs tentatives, je n'ai jamais été adoptée. Tant pis, je m'accroche à cette phrase que Soledad me répète souvent, mon seul véritable espoir : un jour, moi aussi je trouverai la famille qu'il me faut.

Ces personnes avec qui je me sentirai bien. Celles avec qui je pourrai être moi. Mais vraiment moi. L'Emeline joyeuse, vive, généreuse et gentille que j'espère un jour pouvoir être.

Ce foyer que je pourrai enfin considérer comme ma maison, pas comme ces bâtiments sombres et qui donnent la chair de poule, et dans lesquels je ne me suis jamais sentie chez moi. C'est juste un domicile temporaire, comme me l'a expliqué Soledad. Alors que dans mon futur logement, j'en suis sûre, je me sentirai tellement bien !

Un frisson d'excitation me parcourt le corps, comme toutes les fois où je me fais ces réflexions. J'ai hâte !

Une femme vient d'entrer dans le réfectoire.

Elle suit le Directeur. Celui-ci passe, sans même nous jeter un regard. Je ne l'ai jamais appréciée, je ne vois pas pourquoi mon opinion changerait.

Mais cette femme, qui est-elle ? Sûrement une nouvelle spécialiste chargée d'interpréter la raison pour laquelle quelques enfants tout comme Soledad et moi, tardent à se faire adopter.

Elle nous regarde bizarrement. Cela ne me plaît pas. Elle n'a pas l'air antipathique, même pas mauvaise. Mais tout comme les précédentes, je sais qu'il ne faut pas s'y fier. Ces personnes sont là pour « observer notre comportement, nos traits de caractère », avait un jour dit le Directeur. Je crois surtout qu'elle cherche un peu d'animation.

Alors que je me préparais pour la nuit, je la vis. Elle me scrutait, tout en me souriant. Pourquoi a-t-elle donc cet air si innocent, si gentil, alors qu'elle est ici pour relever tous nos défauts ?!

« Comment t'appelles-tu ? » m'a-t-elle questionnée. J'ai à peine eu le temps de lui souffler mon prénom que notre surveillante lui indiquait déjà la sortie.

Depuis ce soir-là, à chaque fois que je la vois, un même sentiment m'envahit. Une émotion que je n'ai jamais ressentie, pas même pour Soledad.

Marianne est venue me parler ce matin. Je me suis complètement trompée à son propos : ce n'est pas une de ces grandes inspectrices que le Directeur prend plaisir à faire venir, mais juste une femme qui profite d'un séjour dans la région pour visiter l'orphelinat. Cela me paraissait un peu louche. Je ne suis jamais partie en vacances, mais j'imagine que quand on en a la possibilité, on va à la plage des journées entières ou à la montagne dormir à la belle étoile !

Je n'aurais jamais imaginé que quelqu'un « sacrifierait » son temps libre à la visite d'un orphelinat, endroit dénué de tout attrait ou intérêt pour moi...

Depuis l'arrivée de Marianne, je me surprends à penser que la famille que j'attends depuis toujours n'est peut-être pas si loin !

Et si Marianne était la mère que je m'imagine chaque soir au coucher, celle à qui je pense chaque matin et qui monopolise en permanence mes pensées ?

J'ai partagé mes réflexions avec Soledad. Elle s'est permis des remarques que jamais je n'aurais osées lui faire. Elle qui d'habitude me comprend si bien ! C'est la première fois que je la vois ainsi. Mais je dois me rendre à l'évidence : elle a raison sur le fond. Pourquoi Marianne voudrait-elle adopter un enfant ? Et si seulement elle le voulait, pourquoi me choisirait-elle ? Comme elle-même me l'a expliqué, Soledad est si... parfaite ? Non, nous avons chacune nos défauts.

Mais de nous deux, c'est elle qui touche le plus à la perfection.

Depuis que j'ai fait cette douloureuse constatation, je ne me sens plus très bien.

Je n'ai plus goût à rien, même plus à converser avec Soledad. Je cherche par tous les moyens à me cacher quand les autres me regardent plus bizarrement encore que d'habitude. Je ne mange plus. Je ne dors plus. Je suis au plus mal.

Je me rends enfin à l'évidence : jamais mon tour ne viendra. Je ne serai jamais adoptée. Je suis destinée à passer ma vie entre ces murs sombres et inquiétants, qui sont finalement la seule maison que je n'ai jamais connue.

Me sortant de mes déprimantes considérations, Marianne s'assoit au bout de mon lit trop petit. Je n'ai pas envie de lui parler, pas ce soir. Cela ne fait que cinq jours qu'elle est là et j'éprouve déjà une profonde attirance envers elle. Je n'ai pas envie de la décevoir. Alors qu'elle ouvre la bouche, notre surveillante lui indique la sortie. Et étrangement, la surveillante me fait aussi signe. Je quitte le dortoir, suivant Marianne qui me mène jusqu'au petit salon, habituellement interdit aux pensionnaires. Elle me fait asseoir sur un fauteuil confortable.

« - Alors Emeline, comment vas-tu ? m'interroge-t-elle.

Lui répondre honnêtement et risquer de la décevoir ou mentir ?

- Pourquoi êtes-vous ici ? lui réponds-je simplement.

- Comme je te l'ai dit il y a quelques jours, je suis de passage dans la région et j'en profite pour visiter votre orphelinat. Mais maligne

comme je t'imagine, tu as dû deviner que ce n'était la seule raison. Depuis longtemps, je rêve d'avoir un enfant. Seulement, la nature en a décidé autrement et il y a peu, je me suis décidée à en adopter un. J'en ai parlé à votre directeur qui m'a alors proposé de venir passer quelques temps parmi vous, pour apprendre à vous connaître et, je n'aime pas présenter les choses comme cela, mais faire mon choix. Voilà la véritable raison de ma venue.

J'en reste bouche-bée. Mon souhait devient réalité !

- Et maintenant, puis-je prendre de tes nouvelles ?

Toujours ce même ton chaleureux et agréable, qui me fait l'effet d'un doux cocon. Cet effet me décide : dorénavant, je lui dirai seulement la vérité.

- A vrai dire, pas très bien. Je n'ai plus goût à rien, je broie du noir depuis plusieurs jours et je n'arrive ni à manger, ni à dormir.

- Je l'avais bien remarqué, me répondit-elle avec un sourire réconfortant. Mais ma question ne s'adressait pas à la Emeline de « façade » que tu m'as donné à voir, mais à celle qui se cache derrière cette jolie enveloppe. Celle qui n'est non pas entre ces murs mais précisément ici.

Et elle colle son doigt contre mon coeur. Alors, je ne me maîtrise plus. Ce flot de larmes retenu depuis une longue décennie éclate. Ma vue se brouille et je sens ses délicates mains se poser sur mes avant-bras. Rien ne va plus et paradoxalement, cela me fait un bien terrible. Après de longues minutes, je retrouve mes esprits. Je lui explique alors tout, de bout en bout :

- J'ai été abandonnée à peine âgée de deux ans devant les marches de l'orphelinat, sans quelconque mot. On m'a alors installée ici. Réfugiée dans ma solitude, j'ai rencontré Soledad, ma fidèle amie. Toutes les deux menons notre petite vie à l'orphelinat, tout en espérant que nous serons un jour adoptées dans une belle et heureuse famille.

Le Directeur tente depuis des années de trouver la cause de nos adoptions si tardives. Il a fait venir des spécialistes qui ont dressé

nos points faibles sans même relever nos atouts. A votre arrivée, je refusais de croire que vous étiez une bonne femme. Je m'entêtais à penser que vous étiez encore une de ces spécialistes abominables. Mais au fond de moi, j'étais consciente que vous m'aviez pleinement séduite. Votre bienveillance et votre gentillesse m'ont tout de suite conquise. Vous avez réveillé en moi quelque chose que je pensais perdu pour toujours : l'Amour. J'essayais de ne pas me faire de faux espoirs et j'étais arrivée à la conclusion que je resterais à tout jamais enfermée entre ces murs.

- A tout jamais ou presque ! Je t'ai dit que je souhaitais adopter un enfant. J'ai visité beaucoup d'orphelinats en quête de l'enfant parfait, idéal, celui qui me correspondrait et m'était destiné. Jusqu'à ce que j'arrive ici et que je te vois.

Tu es cet être unique et exceptionnel. Tu es Emeline et je suis Marianne. Tu es la fille que je souhaite et moi la mère que tu attendais. Nous sommes nées pour nous rencontrer et si tu n'y vois pas d'inconvénients, je souhaite continuer ma vie à tes côtés.

Une si profonde et sincère déclaration me fit chaud au cœur. J'étais arrivée dans cette pièce en pleurant, je la quitterai en pleurant.

Le lendemain matin, je me sentais délestée d'un grand poids. Une lueur d'espoir m'illuminait désormais. L'espoir que mon tour arrive.

Dans la cour de l'établissement, je retrouvais Soledad. Je lui exposais la situation. Elle m'écoutait attentivement comme elle avait l'habitude de le faire, mais une fois mon monologue achevé, elle ne réagissait pas. Son visage trahissait un douloureux sentiment de déception. A cet instant, j'inversais les rôles pour ressentir pleinement sa souffrance.

Le soir venu, j'allais à la rencontre de Marianne dans le salon dans lequel elle m'avait conviée la veille.

Je lui rapportais ma conversation avec Soledad et lui relatais le sentiment d'abandon qui l'habitait. Marianne m'apporta toute la compréhension dont j'avais besoin.

« Parle-moi un petit peu de Soledad, si tu veux bien. »

Je lui décrivais cette belle et longue amitié qui nous unissait, Soledad et moi, depuis dix années. Je lui dévoilais ses bons et mauvais côtés, ses passions et lui expliquais cet espoir fou mais tellement fort qui nous animait autant qu'il nous unissait : celui de pouvoir enfin un jour être adoptées par une famille aimante que nous nous plairions, à notre tour, à adopter en retour.

« - Je te comprends très bien, tu sais. Tu t'es liée d'une amitié si forte que tu serais prête à tout pour qu'elle ne se brise pas.

J'approuvais en songeant à la justesse de ses mots.

- Je te propose quelque chose. Soledad m'a l'air d'une jeune fille tout à fait convenable et fort sympathique. Voudrais-tu que je vous accueille chez moi, toutes les deux ?

Sa proposition était tentante, mais je me refusais à m'enthousiasmer trop rapidement. J'étais bien placée pour savoir que rien ne s'obtient facilement dans la vie.

Marianne souligna ce temps d'hésitation :

- Bien sûr, tu n'es pas obligée d'accepter. La décision t'appartient ! »

Sur ce, Marianne quitta la pièce, me laissant seule avec mes interrogations.

Cette nuit-là, je n'arrivais pas à trouver le sommeil.

J'avais attendu cette femme toute ma vie et maintenant qu'elle était là, j'étais assaillie par les doutes : voulais-je vraiment me laisser adopter ? D'où venaient ces hésitations, n'était-ce pas absurde ? Je pensais bien que si. Et pourtant, je sentais au fond de moi une résistance à ce futur si prometteur. Marianne m'avait proposé de nous adopter toutes les deux et c'était notre souhait le plus cher. Alors, pourquoi une part de moi résistait-elle ?

A l'aube, j'allais trouver Soledad. Je lui fis encore une fois part de mes interrogations. Elle était enchantée à l'idée qu'on puisse débiter une nouvelle vie ensemble ! Et c'est en discutant avec ma fidèle amie que je compris mon hésitation. Mon appréhension

pour être exacte. Ce n'était pas le futur qui m'inquiétait, mais ce changement inattendu. Aussi laide, sale et sinistre fût cette imposante bâtisse, c'était le foyer que j'avais toujours connu et l'idée d'accepter la proposition de Marianne me chamboulait totalement.

A mon arrivée dans le réfectoire, je prêtai attention aux pleurs d'enfants plus petits que moi. Je pensais qu'avec le temps, j'avais fini par m'y habituer mais ce soudain tournant dans ma vie remit les choses en perspective : je ne pus m'empêcher de me sentir concernée. Même si je ne le montrais pas, une très grande peine m'envahissait chaque matin... Jusqu'à l'arrivée de Marianne !

J'eus à ce moment exact une illumination. Cela m'apparut comme une évidence enfouie au fond de moi depuis une éternité, mais qui s'exprimait seulement maintenant. C'est décidé, je partirai avec Marianne et Soledad. Assez de ce sordide endroit, de ce personnel et de cette situation, meurtrissant secrètement chacun de nous jusqu'au plus profond de notre âme !

« - Marianne ! Marianne ! criais-je haletante, jusqu'au porche de la cour principale.

Mais enfin, qu'y a-t-il Emeline ? s'écria-t-elle, surprise par ma subite arrivée.

- J'ai beaucoup réfléchi, lui dis-je, encore essoufflée. Je n'ai pas fermé l'oeil de la nuit, et mes réflexions m'ont menée à cette heureuse conclusion : je souhaite emménager avec vous. Vous m'êtes apparue comme une évidence et mon choix est de vous suivre. Soledad est aussi enthousiaste que moi.

C'est seulement à la fin de mes explications que je remarquais l'émotion de Marianne. Cette fois, c'était à mon tour de poser mes mains sur les siennes.

- Que se passe-t-il ? nous interrogea le Directeur. J'ai entendu crier et me voilà !

- J'adopte Emeline, parvint à dire Marianne entre deux sanglots.

La semaine suivante, toutes les formalités étaient réglées. Il faut dire que le Directeur avait fait jouer ses relations pour nous aider à démarrer notre nouvelle vie au plus vite.

Le Directeur nous dit au revoir sur un ton froid et indifférent, mais me surprit tout de même en m'adressant un affectueux signe de la main.

Sur le trajet, Marianne nous expliqua qu'elle venait tout juste d'emménager dans une nouvelle maison. Aucun des adjectifs qu'elle utilisait pour décrire cet endroit ne lui rendait justice : il fallait le contempler pour en apprécier la pleine beauté ! Marianne possédait une maison au bord de la mer. Notre joie fut à son comble lorsqu'elle nous dévoila une nouvelle surprise : elle nous avait réservé la chambre qui surplombait la mer !

Nous entrions au collège le surlendemain de notre emménagement. Soledad et moi n'étions pas dans la même classe. Nous n'avions pas réussi à nous voir de la journée.

Je me fis en une seule matinée une dizaine d'amis, tous plus sympathiques les uns que les autres. J'en avais tant rêvé ! Pour la première fois depuis de nombreuses années, je me faisais de nouveaux amis !

A la fin de cette magnifique journée, je découvris avec bonheur que Marianne m'attendait, les bras chargés de chouquettes.

- « Voici de quoi fêter ta première véritable journée dans cette nouvelle vie !

- Merci, lui soufflais-je, déconcertée par l'absence de Soledad.

- Où est Soledad, lui demandais-je donc.

- Ma chérie, commença-t-elle. C'est ainsi que les choses devaient arriver.

Puisque tu n'es plus seule, alors Soledad n'est plus. »

Je me représentais alors seulement ce que Soledad était : une fidèle amie qui m'est venue en aide lorsque j'en avais le plus besoin. Une bouée de secours dans un océan de solitude.



Tandis que ma nouvelle vie débutait, surmontée de magnifiques rencontres, Soledad m'avait quittée.

Je pris alors pleinement conscience que mon tour était arrivé.

# Concours de nouvelles France Philippe

*Année 2021*

Organisé par la Ville de Feignies,  
Feignies loisirs animations culture  
et la Médiathèque municipale de Feignies

## THÈME ADULTES

### **Secret bien gardé**

1 - Il faudrait tout oublier Céline Dubreux .....	1
2 - Une infinie tendresse Pierre Lecocq .....	9
3 - Côté salon Pierre Malaval .....	17
4 - Fritz le chasseur Cédric Teixeira .....	23
5 - Voyages autour du globe Nicolas Seignez .....	31
6 - Le poids du silence Janine Malaval .....	39
7 - Rebecca Jean-Christophe Perriau .....	47
8 - La boîte à guerre Fabrice Briard .....	55
8 - La révélation Bernard Marsigny .....	63
10 - Secret de filles Jean-Luc Guardia .....	69

## THÈME JEUNES

### **Un jour mon tour viendra**

Catégorie de 13 à 16 ans

1 - Soledad Ludivine Hardy .....	77
----------------------------------	----

Renseignements auprès de la Médiathèque municipale de Feignies  
17, rue de Blaton 59750 FEIGNIES ou [mediatheque@ville-feignies.fr](mailto:mediatheque@ville-feignies.fr)  
Tel : 03 27 68 17 03 ou sur [www.mediatheque-feignies.fr](http://www.mediatheque-feignies.fr)